Le titre original de cet ouvrage est :

WELT OHNE MENSCHEN

Traduit de l'allemand par l'Arkonide Masqué
(Avril 2002)

PERRY RHODAN N°757

Sur la Terre désertée

par William Voltz

La Terre n'est plus qu'une planète déserte. Où est passée l'humanité ?

Pendant que Perry Rhodan et ses compagnons, de retour dans la Galaxie, s'efforcent de mettre en œuvre le plan octodécennal conçu par les Keloskiens originaires de Balayndagar, Reginald Bull et ses amis sont parvenus de leur côté à transformer en phare cosmique une étoile située au cœur du Maelström. Au prix de maintes difficultés, leur expédition a en outre permis de récupérer vingt-cinq vaisseaux de l'ancienne flotte lémurienne. Pour la poignée d'hommes demeurés dans le Maelström, l'avenir ne semble plus aussi sombre qu'auparavant.

Après l'épisode relatant la mise en route de ce S.O.S. stellaire, la trame du récit revient une nouvelle fois vers la Terre, la planète berceau de l'humanité. Celle-ci a connu une incroyable odyssée au cours des 120 années écoulées : après avoir quitté la Voie lactée en traversant le Transmetteur solaire, elle est parvenue dans le Maelström des étoiles et s'est mise en orbite autour de l'étoile verte Médaillon.

Sa chute dans le mystérieux " Gouffre ", en compagnie de la Lune, son satellite, mais aussi de l'étoile Médaillon et de sa planète voisine Château-Goshmos, l'entraîne vers des régions inexplorées. La Terre va resurgir dans un environnement totalement inconnu. Là, un étranger va la découvrir. Et il ne sera pas le seul…

Étrange aventure que celle vécue par cet extraterrestre SUR LA TERRE DÉSERTÉE…

CHAPITRE I

Lorsque Douc Langur se sentit suffisamment rassasié et détendu, le champ antigrav de son hexacellule se déconnecta de lui-même et le caisson s'ouvrit automatiquement.

L'explorateur était en parfaite condition physique quand il sortit de la cellule pour se diriger vers la coupole de proue du *Fureteur*. Pendant le temps qu'il avait consacré à se restaurer et à se détendre, le modulateur était resté débranché et la coupole était demeurée opaque.

Langur n'était pas particulièrement inquiet, car il savait que les risques de détection d'un vaisseau aussi petit que le *Fureteur* étaient extrêmement minces. Mais depuis sa séparation d'avec le *Module*, il devait rester sur ses gardes.

Le siège baquet de Langur était placé en dessous du pupitre de contrôle. Il avait été conçu pour permettre à l'explorateur de s'y étendre en laissant pendre de chaque côté ses deux paires de jambes.

Langur brancha le circuit de modulation.

La paroi métallique sembla se dissoudre devant lui, dévoilant le spectacle de la région centrale d'une galaxie étrangère.

Douc Langur ne croyait évidemment pas qu'il pourrait retrouver le *Module* à cet endroit.

Il était donc condamné à achever seul la Boucle infinie. Il savait que c'était un programme illusoire qu'il ne pourrait jamais mener à bien. Néanmoins, Langur était un explorateur qui prenait sa mission au sérieux.

Il restait tout de même une petite chance de voir revenir le *Module* pour rembarquer Douc Langur et le *Fureteur* à son bord.

À une époque dont il ne se souvenait plus avec précision, Douc Langur avait quitté sa galaxie d'origine en même temps que d'autres explorateurs sur l'ordre de l'Impératrice de Therm. Le *Module* avait commencé à parcourir la Boucle infinie. Sa mission consistait à explorer et à mesurer le plus grand nombre possible de systèmes planétaires afin de découvrir le sens de toute existence.

Langur ignorait tout de son pays natal. Il n'en conservait aucun souvenir.

Cette lacune avait été volontairement induite dans sa mémoire, comme dans celle de tous les autres explorateurs, car on voulait éviter qu'un membre de l'équipage du *Module* pût trahir même involontairement les coordonnées de sa galaxie d'origine.

Quelque temps auparavant, Douc Langur avait été éjecté du *Module* à bord de son *Fureteur* dans le but d'étudier un système solaire. Le *Module*, qui était en fait une base

spatiale aux proportions gigantesques, n'était cependant pas réapparu au point de rendez-vous convenu pour reprendre Douc Langur à son bord.

Plusieurs raisons pouvaient expliquer ce contretemps : soit que Langur avait tout simplement été oublié (ce qui n'était pas totalement à exclure étant donné la démesure du *Module*) ; soit que le *Module* avait été contraint pour une raison inconnue de reprendre sa route sans attendre l'explorateur. Langur ne voulait même pas envisager l'hypothèse que le *Module* pût avoir subi une avarie.

Douc Langur se serait senti moins perdu s'il avait conservé certaines connaissances relatives à ses origines.

L'explorateur se pencha en avant pour jeter un regard au miroir placé à la droite des contrôles. Il y observa son reflet.

Le corps de Langur ressemblait à un petit tonneau d'un diamètre de soixante-dix centimètres pour une hauteur de cinquante. Sa couleur était gris foncé. Son centre était entouré d'un large ceinturon métallique auquel étaient accrochées plusieurs poches plastifiées de tailles diverses. Cette ceinture constituait l'unique vêtement de Langur.

Quatre jambes musclées d'un mètre de long se raccordaient à la partie inférieure de son corps. Elles étaient terminées par des pieds graciles disposés en losange et pourvus chacun de trois orteils armés d'une griffe rouge clair.

Cette conformation physiologique assurait à Langur un équilibre particulièrement stable.

Les bras de Langur n'étaient pas moins vigoureux que ses jambes. Ils mesuraient soixante-dix centimètres de long. Les mains qui les terminaient ressemblaient à ses pieds, quoique plus fines et plus souples. Elles lui permettaient d'accomplir des tâches manuelles très délicates.

Trois fentes verticales balafrant le corps de Langur marquaient la face avant de cette créature. Ces ouvertures de deux centimètres de large et dix centimètres de long abritaient les organes locuteurs de l'explorateur.

Trois zones rondes et transparentes de onze centimètres de diamètre ornaient le sommet aplati de son corps. Grâce à elles, Langur pouvait assimiler les différentes formes d'énergie qui lui servaient de nourriture.

Sept petites alvéoles garnies de franges (dont l'une atteignait trente centimètres de longueur) se répartissaient sur toute la surface de son corps. Il s'agissait des organes sensoriels de Langur grâce auxquels il pouvait non seulement voir, sentir, entendre, toucher et goûter, mais aussi éprouver de la sympathie ou de l'aversion.

Langur était doté d'une force physique extraordinaire : sous une gravité de 1 g, il pesait 125 kilogrammes.

Depuis qu'il était isolé à bord du *Fureteur*, Douc Langur se surprenait souvent à examiner son propre corps avec attention.

En effet, sa mémoire défaillante ne pouvait pas le renseigner sur un point capital : Langur ignorait s'il était une créature organique ou bien un robot.

CHAPITRE II

Dès qu'il s'éveilla, Alaska Saedelaere sut qu'il se trouvait sur la Terre.

Ses facultés intellectuelles étaient intactes et son esprit commença à travailler intensément. Son corps, au contraire, était paralysé par une faiblesse insurmontable.

Alaska se souvint qu'il avait plongé dans la Fontaine du Temps de Derogwanien. Il avait dû laisser son Habit de Destruction à cette étrange créature qui se donnait le nom de Callibso. Sur Derogwanien, Alaska Saedelaere avait eu la vision d'une Terre abandonnée par les hommes.

Cette pensée horrible lui rendit des forces.

Il leva la tête et ouvrit les yeux.

Il prit alors conscience du vent qui soufflait autour de lui en soulevant des nuages de sable rouge au-dessus de la plaine. Le paysage qui l'entourait était austère et vallonné.

Des statues géantes se dressaient à proximité. L'usure du temps les avait rendues presque méconnaissables. Alaska se souvint des figures de pierre qui bordaient la Fontaine du Temps sur Derogwanien.

Un peu plus loin, l'homme masqué aperçut un monument construit au moyen de blocs de pierre massifs.

La Porte du Soleil de Tiahuanaco !

Avec difficulté, il acheva de se redresser. Le vent était encore plus fort qu'il ne l'avait supposé.

Alaska chercha en vain à reconnaître les vestiges d'une fontaine temporelle.

Tiahuanaco avait la réputation d'être la plus ancienne ville de la Terre. Alaska Saedelaere se souvenait vaguement des légendes se rattachant à cet endroit.

Si une Fontaine du Temps avait existé ici, elle avait dû disparaître juste après son arrivée.

Alaska, qui jouissait d'une immortalité relative grâce à son activateur cellulaire, se souvint des paroles de Callibso lui prédisant qu'il ne disposerait d'aucune possibilité de retour.

Alaska pivota lentement sur lui-même.

Il n'y avait personne aux alentours.

L'homme mince vêtu d'une combinaison de spationaute sentit sa bouche devenir sèche. Les images de sa vision remontèrent dans sa mémoire.

Il les repoussa avec fermeté, car il ne voulait pas et ne pouvait pas croire qu'elles pussent correspondre à la réalité.

Le fait qu'il ne se trouvait personne à cette altitude, sur l'Altiplano, ne signifiait rien. Il lui suffirait probablement de se rendre à Tiahuanaco pour rencontrer quelqu'un.

Alaska estima qu'on devait être au début de l'après-midi. Les nuages de sable obscurcissaient de grandes parties du ciel et le soleil n'était visible que comme un disque rouge pâle.

« Médaillon ! » reconnut Alaska après un examen attentif. « Il s'agit bien de Médaillon ! »

Alaska sentait les forces revenir dans son corps. Il se mit à examiner systématiquement les alentours. Même s'il ne s'était pas attendu à trouver des traces de la fontaine temporelle, il se sentit cependant déçu.

Rien n'indiquait que Tiahuanaco fût autre chose qu'un site archéologique ancien.

Saedelaere regardait maintenant d'un autre œil les géants de pierre disposés un peu partout à cet endroit. Il ne faisait aucun doute que les statues qu'il avait vues sur Derogwanien avaient la même origine que celles de Tiahuanaco, que l'action conjointe de la pluie et du vent avait rendues méconnaissables. Des mythes anciens racontaient que les bâtisseurs de Tiahuanaco étaient jadis venus du Cosmos. Leur calendrier était d'une exactitude stupéfiante. Auraient-ils pu accomplir des réalisations encore plus étonnantes que ces monuments, témoins survivants de leur culture ? Cet endroit recelait-il des énigmes dont on n'avait pas encore trouvé la clef ?

Alaska aurait pu répondre affirmativement à cette question s'il avait trouvé ne fût-ce qu'un indice prouvant l'existence de la Fontaine du Temps.

Mais ce n'était pas le cas.

Alaska s'assit à l'abri d'une statue de pierre pour réfléchir. Il devait préparer soigneusement ses prochaines actions. Car s'il savait où il se trouvait, il ignorait à quelle époque.

Le colosse le protégeait des nuages de sable qui déferlaient sur le haut plateau.

En partant de l'hypothèse que la vision qu'il avait eue n'était qu'un leurre, Alaska conclut qu'il allait tôt ou tard rencontrer des êtres humains.

Mais de quels humains s'agirait-il ? Seraient-ils normaux ou aphiliens ?

À moins qu'ils n'eussent subi une nouvelle transformation incompréhensible pour Alaska Saedelaere...

Lorsqu'il se sentit de nouveau assez vigoureux, Alaska se leva et, luttant contre le vent, quitta l'esplanade qui s'étendait au pied de la Porte du Soleil.

Le fragment cappin sous son masque de plastique demeurait parfaitement inerte, ce qui prouvait avec certitude qu'aucune forme d'énergie N-dimensionnelle n'était active à proximité.

Durant sa marche en direction de la ville de Tiahuanaco, il s'arrêta à plusieurs reprises pour observer les environs. Les rues étaient envahies par le sable, comme si on ne les avait plus utilisées depuis très longtemps.

La puissance de la tempête posait un problème à l'homme masqué. En effet, le climat terrestre était normalement régulé par les stations et satellites météorologiques contrôlés par Nathan. Et les tempêtes de sable ne faisaient pas partie de son répertoire climatique standard !

Alaska pensa qu'un dysfonctionnement temporaire avait pu se produire dans ce système de contrôle.

Saedelaere arriva en vue des premiers bâtiments.

Il s'agissait de deux constructions basses qui avaient abrité autrefois des boutiques de souvenirs. Au premier regard, l'homme masqué vit qu'elles étaient abandonnées. Quelque part, une porte claquait. Toutes les fenêtres situées dans son champ de vision étaient assombries par une épaisse couche de poussière.

Poursuivant son avance, Alaska découvrit une camionnette renversée dans la cour d'une maison. Les roues du véhicule pointaient vers le ciel, comme si elles voulaient indiquer une direction au passant solitaire.

Alaska, qui se croyait endurci par les aventures qu'il avait vécues dans l'espace et les spectacles terribles auxquels il avait assisté sur nombre de planètes, se sentit cependant profondément ébranlé par cette scène, car elle impliquait quelque chose de fantomatique et d'irréversible.

Spontanément, l'homme masqué pressa le pas.

Le vent changea de direction. Une rafale s'abattit sur Alaska. Il entendit le crépitement des minuscules grains de sable s'écrasant contre son masque de plastique. À cet instant, il se félicita de le porter. Car les quelques grains de sable qui parvinrent à pénétrer par les fentes oculaires de son masque ne purent atteindre que son fragment cappin, lequel était complètement insensible à ce genre de contact.

L'homme rentra la tête dans les épaules et se pencha en avant pour lutter contre la tempête. De temps à autre, il marquait une pause et tendait l'oreille. Malgré le mugissement du vent, il espérait percevoir d'autres bruits qui lui auraient révélé une activité humaine.

Mais en dehors du souffle du vent et du crissement du sable, il n'entendit rien.

Le malaise d'Alaska ne faisait qu'augmenter. Il sentait qu'un événement terrible était arrivé. La Terre avait changé.

Au bout d'un moment, alors qu'il atteignait la ville, la puissance de la tempête diminua. On aurait dit que le vent retenait son souffle, pour laisser à Alaska Saedelaere le temps d'assimiler le spectacle de cette ville abandonnée.

Car Tiahuanaco était bel et bien une ville abandonnée, une ville fantôme !

Alaska laissa glisser son regard le long des rangées de maisons. Il chercha en vain à repérer un mouvement. Les entrées étaient partiellement obstruées par de petits tas de sable rougeâtre. Des véhicules abandonnés traînaient çà et là. On aurait dit que leurs occupants venaient juste de les quitter. Un gros glisseur de transport était venu s'encastrer dans la vitrine d'un magasin d'électronique. Le pare-brise du véhicule s'était brisé et le sable rouge s'entassait déjà sur les sièges.

Alaska jeta un regard à l'intérieur du magasin. Tous les appareils disposés sur les étals étaient intacts. Il y avait là des objets de grande valeur marchande, mais ils n'avaient manifestement pas éveillé l'intérêt d'éventuels pillards.

Alaska supposa que les habitants de Tiahuanaco avaient fui à l'approche d'une puissante tempête de sable et allaient bientôt revenir. Mais au plus profond de lui-même, il savait que cette hypothèse ne correspondait pas à la réalité.

Il pénétra plus avant dans la ville, sans pouvoir se départir d'une certaine appréhension. La tempête se calmait graduellement. Le vent, qui s'infiltrait entre les rangées de maisons, était encore assez puissant pour entraîner de fines écharpes de poussière le long des rues.

L'homme masqué pénétra dans un grand immeuble résidentiel. Il inspecta toutes les pièces accessibles sans trouver âme qui vive. Au passage, il fit une découverte troublante. Aucun des récepteurs tridis et des postes de radio qu'il alluma ne fonctionnait. Cette constatation s'avéra également pour les appareils disposant d'une alimentation autonome, ce qui amena Alaska à la conclusion que tous les émetteurs étaient désormais muets.

Bien que devant accepter cette évidence, Alaska refusait encore de voir la vérité en face. Il voulait croire que la défaillance des récepteurs de radio et de télévision n'était qu'un problème local lié à la tempête de sable.

Toutes les pièces qu'il visita semblaient avoir été abandonnées à la hâte. Aucun signe n'indiquait que les habitants de Tiahuanaco eussent préparé leur départ.

« Les gens qui doivent quitter leur logement pour une raison ou une autre emportent au moins leurs vêtements avec eux ! » se dit Saedelaere.

Mais aucune des valises et des malles qu'il découvrit n'avait été utilisée. Les vivres et les vêtements semblaient également avoir été abandonnés sur place.

On aurait pu croire que les habitants de Tiahuanaco étaient simplement partis tous ensemble faire une courte promenade.

Soudain, Alaska trouva insupportable le silence qui régnait à l'intérieur du bâtiment. Il se rua hors de la pièce, renversant une chaise au passage. Il dévala l'escalier quatre à quatre. Lorsqu'il se retrouva finalement à l'air libre, il poussa un soupir de soulagement.

Il se sentait envahi par le désespoir.

La vision qu'il avait eue sur Derogwanien le hantait de plus en plus souvent, avec une insistance croissante qu'il ne pouvait plus contrôler.

Alaska alla s'asseoir sous une véranda.

« C'est donc vrai ! » pensa-t-il avec accablement. « L'humanité a disparu ! »

Longtemps auparavant, alors qu'il n'était encore qu'un enfant, il avait souvent réfléchi à l'impression qu'il aurait s'il restait le dernier homme vivant sur la Terre.

À présent, il le savait.

C'était un sentiment écrasant de vide et de solitude qui se répandait en lui. Mais il y avait aussi et surtout cette angoisse monstrueuse qui le tenaillait.

Alaska réagit lorsqu'il sentit des sanglots monter dans sa gorge. Il se redressa.

« Rien n'est encore prouvé ! » songea-t-il. « Il existe sûrement une explication pour ce qui s'est passé à Tiahuanaco. »

Il décida qu'il devait quitter cette ville et rendre visite à des régions habitées.

Mais auparavant, il voulait encore se rendre jusqu'au centre des communications de la ville. À l'instar de toutes les autres cités de la Terre, Tiahuanaco était en liaison directe avec Nathan. Le cerveau biopositronique géant situé sur la Lune contrôlait la totalité de la circulation sur la Terre, l'approvisionnement des populations, la météorologie, la distribution de l'énergie et assurait encore bien d'autres services.

À la centrale, Alaska pourrait apprendre ce qui s'était passé. Les enregistrements conservés par Nathan lui fourniraient les renseignements voulus.

Malgré son désir de découvrir enfin la vérité, Saedelaere hésitait encore. Lorsque Nathan lui aurait révélé ce qui était réellement arrivé, il serait contraint de faire face à la vérité, aussi terrible fût-elle.

Mais il devait en avoir le cœur net.

Ce fut presque au pas de course qu'Alaska se remit en marche. Il ne rencontra aucune difficulté pour trouver le centre des communications de Tiahuanaco, grâce aux nombreux panneaux indicateurs qui lui montrèrent le chemin. Quelques minutes plus tard, il se retrouva devant un bâtiment aux formes arrondies. Les deux entrées étaient ouvertes. Alaska avait caressé le faible espoir de rencontrer ici un habitant de Tiahuanaco. Mais celui-ci s'évanouit instantanément.

Alaska pénétra dans le hall d'entrée où travaillaient les personnels administratifs. La salle de contrôle abritant les instruments et les appareils de communication se trouvait au-delà. Le centre du bâtiment était occupé par une petite installation positronique directement reliée à Nathan.

Alaska constata au premier coup d'œil qu'elle était déconnectée.

Il savait que tous les centres de communication possédaient une source d'énergie propre, pour d'évidentes raisons de sécurité. Il n'en allait pas différemment ici. Alaska n'eut pas de mal à trouver le commutateur principal. Il brancha la positronique.

Avant même d'avoir posé une question, son regard tomba sur l'afficheur lumineux où une rangée de caractères venait d'apparaître.

Opération engagée.

Ces mots firent l'effet d'un choc à Alaska. Il resta longuement à les fixer, les deux mains appuyées à la console de contrôle de la positronique.

En aucun cas une positronique couplée à Nathan ne pouvait engager une opération par elle-même. Seul Nathan était habilité à envoyer l'impulsion nécessaire au démarrage.

Alaska ne vit que deux explications à cette anomalie : cette positronique devait être gravement endommagée (mais il ne nota aucun indice à l'appui de cette hypothèse) ou bien c'était Nathan lui-même qui avait décidé de la mettre hors d'usage.

Mais pourquoi Nathan aurait-il fait une chose pareille ?

Alaska se sentait de plus en plus oppressé par la tension intérieure qui s'accumulait en lui. Il laissa échapper un cri étouffé et se mit à marteler de ses poings le tableau de commande de la positronique. Finalement, il s'arrêta et demeura là un certain temps, la tête baissée, essayant de faire le vide dans son esprit.

« Je suis seul ! » pensa-t-il. « Totalement seul ! »

En se relevant, il vit le reflet de son visage masqué dans un petit miroir accroché au mur près de lui.

— Salut ! grinça-t-il. Salut, Robinson !

Lorsqu'il quitta la station, il avait retrouvé une certaine sérénité. Il avait commencé à accepter l'inévitable, tout du moins d'un point de vue rationnel. Car il se doutait que son côté émotionnel et son subconscient lui joueraient encore des tours. Mais il ne pouvait faire autrement que d'affronter la situation en face s'il ne voulait pas perdre la raison.

« Vingt milliards d'individus ne peuvent pas disparaître d'un coup ! » réfléchit l'homme masqué. « Ils doivent bien se trouver quelque part. Même s'ils semblent s'être tous volatilisés d'un instant à l'autre, ils doivent bien avoir laissé des traces derrière eux. »

Alaska était bien décidé à chercher et à trouver ces traces. Il lui suffirait alors de les suivre pour retrouver l'humanité elle-même.

L'ampleur de cette mission lui donnait le vertige, mais il sentit en même temps une certaine fierté s'emparer de lui. La situation désespérée qui était la sienne représentait en soi un défi qui ne pouvait que l'inciter à entreprendre cette tâche immense.

Il sursauta en percevant un bourdonnement soudain.

L'espace d'un instant, une grosse mouche noire vint virevolter autour de lui avant de s'éloigner.

Alaska laissa échapper un rire de soulagement.

Si l'homme avait disparu de la surface de la terre, il restait encore des animaux.

« Je ne suis donc pas tout à fait seul ! » pensa Alaska.

L'idée selon laquelle il restait le seul être humain pour partager la Terre avec le règne animal lui parut puérile, mais c'était la seule à laquelle il pouvait se raccrocher.

Tandis qu'il remontait la rue principale, il aperçut tout d'un coup un petit chien. L'animal n'était guère plus gros qu'un chat adulte. Sous son pelage couleur brun rouille, il semblait amaigri. Manifestement, il ne s'agissait pas d'un animal de race, mais seulement d'un petit bâtard.

L'animal, qui avait depuis longtemps repéré la présence d'Alaska, vint vers lui en remuant la queue et en poussant de petits gémissements.

— Toi, je parie que tu es affamé, lui dit Alaska.

Débordant de joie, le chien vint se coucher et se dérouler à ses pieds.

— Tu es donc aussi solitaire que moi, constata Alaska.

Le chien lui répondit en hurlant à la mort.

— As-tu un nom ? interrogea Alaska. Non ? Je t'appellerai donc Callibso.

L'animal se mit debout contre lui.

— Cette ville n'est pas pour nous, dit Alaska en jetant un regard à la ronde. Il faut que nous allions voir ailleurs. Est-ce que tu viens avec moi ?

Après avoir fait quelques pas seulement, il vit que le chien le suivait.

Ils longèrent ensemble la rue principale et, peu après, ils avaient disparu derrière les nuages de poussière rouge.

CHAPITRE III

Si l'on s'arrêtait à sa taille et à sa forme, le *Fureteur* n'était pas un véhicule spatial très impressionnant.

Cette première appréciation était cependant trompeuse.

Le petit astronef mesurait une vingtaine de mètres de longueur et avait la forme d'une massue allongée, dont l'extrémité la plus large mesurait huit mètres de diamètre et la plus étroite deux mètres seulement. Le *Fureteur* ne comportait pas d'espace vital au sens propre du terme puisque son unique passager, l'explorateur Douc Langur, passait le plus clair de son temps dans la salle de contrôle située à la proue de l'astronef. Lorsqu'il avait faim ou quand il devait se reposer, il se rendait dans la cellule hexagonale de son caisson antigrav pour se détendre et reconstituer ses réserves d'énergie.

Les machines de transition du *Fureteur* auraient supporté la comparaison avec n'importe quel autre propulseur supraluminique. Leur rayon d'action atteignait un million d'années-lumière. Durant les phases de transition, le vaisseau et son unique passager ne subissaient pas de processus de dématérialisation. Langur restait pleinement conscient à chaque transition. Cette possibilité était obtenue grâce à l'emploi d'un système perfectionné d'écrans qui le protégeait des influences multidimensionnelles.

Toutefois, le *Fureteur* restait à un certain degré dépendant du *Module*, auprès duquel il devait se réapprovisionner régulièrement.

Le propulseur de transition permettait d'effectuer des sauts de 50 000 années-lumière. En cas de besoin, les générateurs pouvaient être commutés en mode de propulsion normale, afin de fonctionner selon les principes d'un moteur corpusculaire classique permettant d'atteindre des vitesses légèrement inférieures à celle de la lumière.

La mince poupe du vaisseau abritait le complexe des propulseurs, les projecteurs intermédiaires et les puissants réacteurs énergétiques fonctionnant sur le principe des faisceaux protoniques pulsés. Toutes ces machines étaient fondues en une seule unité fonctionnelle compacte.

Le *Fureteur* était doté d'une coupole escamotable et orientable abritant un hyperannihilateur. Ce dispositif représentait le seul armement du petit vaisseau, mais il était redoutablement efficace.

Tout en poursuivant ses recherches après sa séparation d'avec le *Module*, Langur s'abandonna à une sorte d'illusion auto-entretenue. Il passait son temps à se dire que le *Module* allait bien finir par revenir pour recueillir les résultats qu'il avait collectés.

Ce comportement semblait prouver, d'un point de vue psychologique, que Langur était une créature organique. Mais il était trop intelligent pour ne pas savoir qu'un robot

convenablement programmé pourrait adopter la même attitude dans une situation comparable.

De ses origines, il savait seulement qu'il était parti sur l'ordre de l'Impératrice de Therm pour parcourir la Boucle infinie. Il ne pouvait donc pas caresser objectivement l'espoir de résoudre la question qui le torturait au sujet de son origine. La voie du retour lui semblait définitivement barrée. Cela signifiait que Langur passerait le reste de sa vie dans l'incertitude.

Aucun des explorateurs ayant quitté le *Module* en même temps que Douc Langur ne connaissait les coordonnées de sa galaxie d'origine. Seuls les ordinateurs du *Module* conservaient dans leur mémoire les coordonnées de leur point de départ ainsi que le trajet de la Boucle infinie. Mais ils procéderaient à leur autodestruction plutôt que de révéler ces informations à des personnes non autorisées.

« Quel bel explorateur je fais ! » pensa Douc Langur avec ironie.

Le fait qu'il poursuivait l'accomplissement de sa mission scientifique malgré sa situation déroutante ne s'expliquait pas nécessairement par le besoin de s'illusionner. Cette attitude pouvait tout aussi bien résulter de l'exécution d'un programme, ce qui pouvait constituer la preuve d'une origine robotique.

Langur siffla avec rage.

Il existait autant d'arguments allant dans l'un ou l'autre sens, et il avait déjà mille fois pesé le pour et le contre sans arriver à une conclusion définitive.

Langur laissa ces réflexions de côté et se concentra de nouveau sur son travail. Il enregistra et compara quelques analyses spectrales. Il détermina le nombre de planètes tournant autour des étoiles observées ainsi que les possibilités de vie à leur surface. Pour l'essentiel, la Boucle infinie était une affaire de statistiques. À de nombreuses reprises, Langur s'était demandé pourquoi son peuple (ou bien le peuple qui l'avait programmé) montrait un tel intérêt pour ces ribambelles de chiffres. Étrangement, l'explorateur n'avait pas la moindre idée quant aux buts visés par sa mission.

Ses pensées changèrent encore de direction.

Irrité après lui-même, il se redressa un peu dans son siège baquet pour se rapprocher des contrôles.

Le phénomène se produisit au même instant : au centre de la galaxie étrangère, un système solaire venait d'apparaître, comme surgi du néant !

L'explorateur se croyait blindé. Aucune manifestation naturelle ne pouvait le surprendre.

Mais cette fois, il fut totalement pris au dépourvu.

Il ne savait plus comment réagir. Il resta un moment comme paralysé dans son siège, regardant fixement cette apparition à travers la coupole de proue transparente de son vaisseau.

L'étoile qui venait d'apparaître possédait deux planètes, dont l'une était dotée d'un satellite. Douc Langur put prendre connaissance de leurs caractéristiques en consultant ses instruments.

Langur ne se rappelait pas avoir jamais observé un phénomène analogue.

D'où venait ce système ? Comment était-il apparu à cet endroit ? Et surtout, pourquoi y était-il apparu ?

Langur se dit qu'il était peut-être sur le point d'effectuer une découverte physique fondamentale.

Il se remémorera les différentes théories selon lesquelles les étoiles qui s'éteignaient sombraient dans l'hyperespace pour réapparaître en un autre point de l'univers.

« Les étoiles, oui », se corrigea-t-il intérieurement. « Mais pas des systèmes solaires entiers ! »

Langur fit un effort sur lui-même pour maîtriser son excitation. Il devait se contraindre à considérer ce phénomène d'un point de vue purement rationnel.

En tout cas, cela mettait un terme à la routine de son travail habituel.

Un système solaire apparu dans des circonstances aussi extraordinaires méritait bien d'être étudié par un explorateur de la classe de Douc Langur.

CHAPITRE IV

Depuis que j'ai le sac, j'ai plus besoin d'aller tout le temps à la cantine. J'ai qu'à remplir mon sac et ça me suffit pour plusieurs jours. Je reste que quinze minutes dans la cantine. Et puis je reviens.

Mais c'est risqué pour les affaires secrètes.

Je crois qu'ils préparent une autre attaque contre moi. Ils veulent venir prendre des affaires.

— Ça prend pas avec moi ! que je dis. Non, pas avec moi !

Je me demande où ils se cachent. Et pourquoi tout est devenu si silencieux d'un seul coup. Sont tous allés se planquer, ces méchants ! C'est tous des bandits !

Le cardinal Fosconti est parti lui aussi. Et je trouve ça bizarre….

Fosconti me souriait toujours gentiment. Il me disait souvent :

— À nous deux, nous avons la responsabilité de tout ce qui se trouve ici. Il s'agit de l'héritage de toute l'humanité.

Je me sentais bien quand le cardinal me parlait. Il m'avait dit que dans le temps, les cardinaux portaient un costume spécial et pas des vêtements civils comme les siens.

Parfois, Fosconti me montrait des images du passé.

Souvent, il était triste.

— Les hommes ont voulu enfermer leurs religions dans un cadre cosmique, qu'il disait. Très bien. Mais ils ont oublié d'en repenser les fondements.

J'aimais bien écouter quand il parlait. Sa voix était douce. Ses paroles me rassuraient.

De temps en temps, il posait sa main sur ma tête.

— Ce sont des problèmes que tu ne peux pas comprendre, mon petit Arlo.

Si je pouvais pas comprendre, pourquoi qu'il en parlait toujours à moi ? Je comprenais très bien ce qu'il voulait dire !

Le petit Arlo pige vite. C'est pas un imbécile né de la dernière pluie !

— Tu ne dois pas importuner les visiteurs, m'avait prévenu le cardinal.

Je les ai pas importunés, je jure que non. Mais il faut bien que quelqu'un s'occupe des affaires, hein ? Et maintenant que le cardinal vient plus, c'est moi le responsable.

Je grimpe tout en haut de mon étagère. De là, je peux surveiller toutes les allées. Si quelqu'un veut entrer, je le vois tout de suite.

Ils sont déjà venus plusieurs fois pour me retirer au cardinal.

— C'est absurde de vous soucier d'un homme de cette sorte, Fosconti !

Ils parlaient tout haut, parce qu'ils savaient pas que j'étais caché derrière la grande armoire sicilienne et que j'écoutais.

— Il est incurable, vous le savez bien !

— Il restera avec moi, qu'il leur a répondu le cardinal. Il bénéficie du droit d'asile.

— Il peut devenir dangereux !

Je pouvais plus me contrôler. J'étais fou de rage et j'ai bondi de derrière l'armoire. Il y avait trois types au visage sans expression avec Fosconti.

— Ce dingue était en train de nous espionner !

— Le petit Arlo est pas dingue ! que j'ai crié.

Fosconti m'a pris par les épaules et m'a fait sortir de la pièce. Je voulais pas me laisser faire, mais Fosconti a insisté.

— Il ne faut plus que tu fasses cela, mon petit Arlo, qu'il m'a dit. Ils pourraient en arriver à penser que je ne suis pas aphilien parce que je te garde sous ma protection.

Une autre fois, il m'a dit que l'aphilisme était la pire calamité jamais subie par l'humanité. À ce moment, il avait l'air tout désemparé.

— Si jamais ils découvraient que je suis immunisé, ils m'arrêteraient, mon petit Arlo ! Et ce serait aussi très mauvais pour toi, car ils n'ont aucune considération pour les handicapés.

J'avais pas très bien compris. Mais quand il voulait pas que quelqu'un trouve quelque chose, personne pouvait le trouver. Fosconti était plus malin que tout le monde.

Je l'avais vu pour la dernière fois quelques jours plus tôt. Il m'avait raconté des trucs bizarres auxquels j'avais rien compris.

— C'est la fin, mon petit Arlo ! La Terre va tomber dans le Gouffre cosmique. Nul ne sait ce qui va nous arriver ! Le chaos s'est répandu partout. Mais heureusement, il y a maintenant un médicament qu'on appelle le *Comprimé*. Il permet d'immuniser les individus aphiliens. Nous pouvons au moins espérer achever notre existence comme des êtres doués de sentiments.

Après, quelque chose est arrivé.

Je sais pas ce que c'était. J'ai eu l'impression de dormir pendant un moment. Je pouvais plus bouger ni penser. C'était le noir.

Quand ç'a été fini, tout était silencieux.

Personne n'est plus venu depuis : ni Fosconti, ni les types qui étaient venus le voir, ni d'autres visiteurs.

J'ai peur. Ils ont peut-être emmené le cardinal parce qu'il était immunisé.

Ils laissent plus entrer les visiteurs, parce qu'ils veulent avoir les affaires secrètes pour eux tout seuls.

Je vais me préparer une boîte.

Je peux mettre trente boîtes dans mon sac. J'ai plus besoin de retourner trop souvent à la cantine pour en chercher.

Pendant que je suis à la cantine, les méchants peuvent rentrer et s'approcher des affaires secrètes. C'est pour ça que je peux pas aller trop souvent à la cantine.

Vous voyez, on peut compter sur le petit Arlo ! Si Fosconti revient, il verra que j'ai fait bien attention.

— La bibliothèque secrète du Vatican renferme les témoignages les plus précieux sur l'histoire passée de l'humanité, qu'il m'avait dit un jour, le cardinal. C'est notre devoir de la protéger contre les voleurs et toutes les autres menaces.

Monseigneur, tant que le petit Arlo sera là, tu peux être sûr que les méchants ne toucheront pas à tes affaires.

Si seulement tout était pas si silencieux…

On dirait qu'il reste plus personne dans toute cette grande maison.

CHAPITRE V

La planète vers laquelle se dirigeait le *Fureteur* était magnifique. C'était peut-être le plus beau monde que Douc Langur avait eu l'occasion de visiter jusqu'à présent le long de la Boucle infinie du Cosmos.

Cette première impression visuelle ne présageait cependant pas des conditions géologiques et atmosphériques régnant à sa surface. La simple observation à travers la coupole transparente de son astronef lui permettait tout de même de conclure qu'il s'agissait d'une planète à atmosphère d'oxygène. Au cours de son voyage, l'explorateur avait appris que ce genre de monde donnait rarement naissance à des civilisations hautement développées. La vie intelligente avait généralement besoin de conditions environnementales plus favorables pour évoluer.

Le long du chemin qu'il avait parcouru jusqu'à maintenant, Langur n'avait relevé que les traces de deux civilisations pouvant être considérées comme développées. Naturellement, il avait rencontré de nombreuses planètes où l'intelligence était apparue et dont les habitants avaient même exploré leur propre système solaire.

Mais l'explorateur les tenait pour quantités négligeables. Pour être considérée comme vraiment évoluée, une civilisation devait avoir franchi les limites de sa propre galaxie.

Tel était le critère que Douc Langur considérait comme décisif.

Depuis qu'il avait quitté le *Module*, l'explorateur s'était souvent demandé comment il devrait se comporter en face des représentants d'un peuple de cette catégorie s'il devait entrer en contact avec eux.

Langur craignait d'être alors plongé dans un état de complète incertitude, car il n'arrivait pas à se représenter clairement la situation.

Des créatures très évoluées seraient certainement en mesure de percer tout de suite à jour la nature réelle de Langur. Elles sauraient immédiatement si elles avaient affaire à un robot ou au représentant d'un peuple similaire au leur.

Langur ne pourrait certainement pas supporter la honte d'être reconnu comme une machine.

D'un côté, Langur aspirait à connaître enfin la vérité sur sa nature ; mais d'un autre, il craignait de connaître cette vérité.

Abîmé dans ses pensées, il brancha les systèmes d'observation rapprochée.

Lorsque les premières images se dessinèrent, il se redressa dans son siège baquet.

Le monde vers lequel volait le *Fureteur* présentait les signes indéniables d'une civilisation planétaire.

Mais rapidement, après quelques instants seulement d'observation visuelle de la surface, une question s'imposa à lui : où étaient les vaisseaux spatiaux de ce peuple ?

Après que le *Fureteur* eut bouclé une orbite complète, Langur fut contraint de réviser les données du problème. Il pouvait formuler à présent sa question de la façon suivante : où le peuple en question se trouvait-il ?

♦

Le *Fureteur* aborda les couches supérieures de l'atmosphère de la planète étrangère assez lentement pour permettre à Langur d'effectuer des observations précises. Sa vitesse demeurait cependant suffisante pour lui faire survoler toutes les régions importantes en un temps raisonnable. La transition entre les hémisphères diurne et nocturne ne posait pas de problème à l'explorateur. Les appareils dont il disposait à bord du *Fureteur* pouvaient fonctionner avec la même efficacité dans l'obscurité complète.

La civilisation que Langur venait de découvrir devait avoir exploré très longtemps auparavant le satellite de sa planète, car les détecteurs montrèrent que toute la surface de cet astre était exploitée.

« Avait été exploitée », se corrigea aussitôt Langur intérieurement.

Partout, Langur releva les traces d'une catastrophe à l'échelle planétaire. Cependant, les destructions qu'il put constater n'étaient pas d'une étendue suffisante pour expliquer la disparition de toute une population.

En partant du fait que tous les vaisseaux spatiaux avaient disparu (à l'exception de quelques unités dispersées à la surface de la planète), Douc Langur en arriva à la conclusion que ce peuple inconnu avait dû quitter son monde d'origine.

Si l'on tenait compte de la taille de leurs cités, ils avaient dû disposer pour cela d'une flotte gigantesque. Cette considération conduisit l'explorateur à remettre en doute sa propre hypothèse.

Il estimait néanmoins que l'apparition inattendue de ce système solaire au centre de cette galaxie devait être en rapport étroit avec la cause responsable de la disparition de sa population.

Au fur et à mesure que Douc Langur progressait dans ses observations, ses mesures et ses opérations de détection, sa conviction d'être tombé sur une culture avancée se renforçait. Tous les indices qu'il relevait montraient que la technique de vol spatial utilisée par ces étrangers les avait conduits bien au-delà des limites de leur système planétaire. On n'aurait pas pu expliquer autrement la vitalité d'une telle civilisation.

L'explorateur solitaire était du reste persuadé que cette planète devait être dotée d'un système de sécurité entrant en fonction à chaque fois qu'un vaisseau étranger s'en approchait. Comme il n'avait jusqu'à présent relevé aucune activité allant dans ce sens, Langur en conclut que ce système était à présent hors d'usage ou bien qu'il avait été débranché. Peut-être aussi avait-il été tout simplement détruit.

Langur établit que les régions touchées par les destructions représentaient une proportion relativement faible de l'ensemble des surfaces habitées. L'origine de ces dommages, manifestement provoqués par l'usage de la force, semblait être de nature locale.

La disparition complète d'une population ne pouvait pas s'expliquer de cette manière.

Langur ne pouvait pas exclure l'hypothèse selon laquelle quelques représentants de ce peuple auraient pu survivre sur la planète, bien que l'ordonnancement irréprochable de toutes les villes et de toutes les stations semblât montrer le contraire.

C'étaient des milliards d'individus qui avaient vécu ici. Et tout semblait démontrer qu'ils n'avaient disparu que très récemment.

L'explorateur se connaissait assez bien lui-même. Cette énigme avait éveillé son intérêt. Il allait tout mettre en œuvre pour la résoudre.

Tout l'enthousiasme scientifique qui animait Langur ne lui faisait cependant pas oublier que cette civilisation totalement étrangère pouvait s'avérer dangereuse pour lui. Il devait donc procéder avec toute la prudence requise en pareil cas.

Avant de se risquer à un atterrissage, Douc Langur voulait continuer à orbiter un certain temps autour de la planète pour compléter ses observations. Il avait besoin de rassembler le plus grand nombre possible de données et de mesures. Il ne devait en aucun cas agir à la légère.

Il lui fallait des faits avant de pouvoir prendre sa décision.

Le hasard avait voulu que ce système solaire inconnu se matérialisât dans une région placée sur le parcours de la Boucle infinie. Langur n'irait donc pas à l'encontre des buts originels de sa mission d'exploration en allant l'étudier de plus près.

Il poussa un petit sifflement de nervosité sous l'effet d'une autre pensée qui avait surgi dans son esprit.

Il venait de découvrir une culture évoluée, comparable à la sienne.

Il trouverait donc probablement sur ce monde étranger un moyen de résoudre la question relative à sa propre identité.

Là-bas, il finirait par se rencontrer lui-même : soit dans les créations abandonnées par ce peuple inconnu, soit dans ses robots !

CHAPITRE VI

Depuis toujours, la figure du vagabond solitaire avait paru plus comique que tragique à Alaska Saedelaere.

Mais ici, à 4000 m d'altitude, sur le haut plateau balayé par la tempête de l'Altiplano, il était enclin à changer radicalement d'opinion. Son corps entraîné n'était pas gêné par la raréfaction de l'air, mais les nuages de poussière qui assombrissaient la lumière du jour rendaient toute orientation presque impossible.

Alaska avait bien trouvé plusieurs véhicules abandonnés, mais tous s'étaient avérés hors d'usage. Son espoir de découvrir un glisseur en état de marche était jusqu'à présent resté lettre morte. Il savait que tous les appareils volants étaient contrôlés par le système de surveillance du trafic que supervisait Nathan. Si, comme il semblait, Nathan avait cessé de fonctionner, ce système n'existait plus. Et tous les glisseurs refuseraient par conséquent de démarrer. Alaska pensait cependant être capable de court-circuiter les protections installées à bord de chaque machine et pouvoir ainsi tenter un démarrage manuel.

Pour des raisons évidentes, les machines appartenant aux services publics comme la police ou les pompiers n'étaient pas subordonnées à ce système de sécurité. En contrepartie, ces appareils étaient protégés par des codes très élaborés destinés à en empêcher toute utilisation inconsidérée.

Alaska ne s'était encore jamais trouvé dans une situation qui l'aurait obligé à apprendre ce genre de code. Après tout, il avait passé la plus grande partie de sa vie dans l'espace ou bien à la surface d'autres planètes.

Il ne pouvait donc envisager que l'utilisation de machines privées. À condition toutefois de pouvoir mettre la main sur l'une d'entre elles et d'arriver à la bricoler pour servir ses buts.

Tout en marchant sur l'Altiplano, il eut le temps de réfléchir à la destination qu'il devait se fixer.

Seule Terrania-City lui semblait correspondre à ses besoins, car c'était là que se trouvait Empire-Alpha, le puissant centre nerveux de l'ancien Empire solaire.

Alaska baissa les yeux tout en marchant. Le petit chien ne l'avait pas lâché d'une semelle. Il semblait avoir compris le risque qu'il y aurait à s'éloigner de l'homme au milieu de la tempête et de l'obscurité. Entre-temps, Alaska s'était introduit dans une maison isolée et avait pillé sans vergogne le réfrigérateur. Lui et le chien s'étaient rassasiés, puis ils avaient repris leur route.

S'il voulait avoir une chance d'atteindre Empire-Alpha, il avait besoin d'un glisseur.

— N'as-tu jamais entendu parler de l'Empire solaire, petit ? cria-t-il à l'adresse du chien.

Il devait élever la voix pour couvrir le mugissement du vent.

L'animal tourna ses oreilles. Il consacrait toute son énergie à demeurer auprès de l'homme et il ne réagit que faiblement au son de sa voix.

— Il n'y a plus d'Empire solaire ! ajouta Alaska avant de poursuivre pour lui-même : Et il n'y a plus de gens non plus.

Les contours d'un entrepôt se dessinèrent à la gauche d'Alaska. L'homme masqué quitta la rue et pénétra dans la cour. Le chien se mit à gémir.

— Soit tranquille, Callibso, le rassura Alaska. Je vais veiller à ce que nous ne nous perdions pas de vue. Après tout, je me suis attaché à toi autant que toi à moi.

À l'arrière du bâtiment était remisé un véhicule à plate-forme dont la propulsion était assurée par un moteur électrique. Sa petite batterie atomique était encore en état de marche.

— Ce véhicule est sans doute un peu trop grand pour transporter seulement un homme et son chien, jugea Alaska en grimpant dans la cabine. Mais il va nous permettre d'avancer plus vite.

Il fit démarrer le moteur. Les indications du tableau de bord lui montrèrent que le véhicule fonctionnait bien. Lentement, le camion glissa dans la cour. L'énergie statique créée par de minuscules batteries dispersa la poussière accumulée sur le pare-brise. Un léger champ de force empêchait le dépôt de nouvelles particules.

Callibso se lova sur un siège à côté d'Alaska et s'endormit presque instantanément. L'homme masqué comprit que l'animal était complètement épuisé.

Alaska alluma les phares du véhicule. Des nuages de poussière venaient envelopper le camion, et une multitude de grains de sable crépitaient contre sa carrosserie. La lumière de ses phares était suffisante pour éclairer la rue.

Alaska se souvint qu'il existait plusieurs stations de transmetteur sur l'Altiplano. Il considéra cependant qu'il était inutile de s'y rendre, puisqu'elles étaient contrôlées par Nathan. Si l'énorme biopositronique de la Lune ne fonctionnait plus, le réseau des transmetteurs terrestre devait être par conséquent inutilisable.

« D'ailleurs, à quoi servirait-il ? » se demanda Alaska avec ironie.

Il ne restait plus personne pour l'utiliser.

C'était peut-être à cause de ce simple état de fait que Nathan l'avait débranché. Ce genre d'initiative n'était pas impensable de la part d'un cerveau de cette complexité.

La rue se fit plus pentue. Alaska avait atteint la limite de l'Altiplano. Son véritable voyage commençait.

Bien qu'il ne s'attendît plus à rencontrer quelqu'un, il demeurait aux aguets. Le moteur de son véhicule fonctionnait sans le moindre bruit et il n'entendait toujours que la plainte de la tempête qui regagnait en intensité. Ce voyage s'annonçait sous des auspices lugubres. Machinalement, Alaska lâcha le volant d'une main pour caresser le chien. Callibso gémit dans son sommeil.

Au même instant, un éclair jaillit au-dessus des cimes lointaines des Andes. Alaska sursauta involontairement. Il reporta ses deux mains sur le volant.

L'homme masqué rentra instinctivement la tête dans les épaules lorsque le fracas assourdissant du tonnerre l'atteignit.

Soudain, il se mit à neiger. D'abord, il n'y eut que quelques flocons épars, mais bientôt la chute de neige s'intensifia. Alaska plissa les paupières. Sa visibilité était soudain réduite par les flocons tourbillonnants. De nouveau, un éclair déchira l'obscurité. Les roulements de tonnerre se succédaient maintenant presque sans interruption. On aurait dit que la montagne était en passe de s'écrouler sur Alaska.

Le bruit réveilla le chien qui alla se recroqueviller dans un coin de la cabine de conduite.

Alaska poursuivait sa route.

Il réduisit sa vitesse tout en faisant attention à ne pas s'écarter de la chaussée. Certes, celle-ci était bordée sur toute sa longueur par des glissières de sécurité magnétiques, mais Alaska ne s'attendait pas à ce qu'elles fussent encore fonctionnelles. Il était conscient des risques de chute qu'il prendrait en s'écartant de l'axe de la route.

Quelque temps plus tard, il s'engagea dans une gorge. La neige et la pluie se mêlaient à présent, mais c'était vainement que la tempête s'acharnait contre le solide camion.

Un fracas menaçant parvint aux oreilles d'Alaska. Il actionna immédiatement les freins, mais il était déjà trop tard. Une avalanche de pierres était en train de dévaler la pente bordant la droite de la route.

Alaska entendit le bruit des blocs de rocher s'écrasant sur son véhicule. Le toit de la cabine fut enfoncé. Les vitres latérales se brisèrent avec un craquement sec. Un vent glacial s'engouffra dans la cabine, coupant le souffle à Alaska.

Les roues mordirent sur le tapis de pierres. Le lourd véhicule fit une embardée.

Alaska perdit le contrôle l'espace d'un instant. Le camion dérapa et se plaça en travers de la chaussée. Il venait d'atteindre l'extrémité de la gorge. La gueule d'un ravin abrupt béait sur la gauche de la route. Alaska écrasa le frein avec l'énergie du désespoir, mais l'inertie entraîna le véhicule à plate-forme malgré tous ses efforts.

« Plus de glissière magnétique ! » se dit Alaska avec résignation. « Quelle poisse ! »

Le véhicule vint heurter un bloc de rocher et se retourna. Alaska vit le monde tourner autour de lui. Ses mains cherchèrent désespérément quelque chose à quoi se raccrocher.

Le bruit du camion tournant sur lui-même, les jappements affolés de Callibso et le souffle de la tempête qui continuait à faire rage se mêlèrent pour ne plus faire qu'un.

« Quelle triste fin pour un homme qui avait cru accéder à la conscience cosmique ! » eut encore le temps de penser Alaska avec rage.

CHAPITRE VII

J'ai vidé la moitié de mes boîtes. Je regarde par la fenêtre, et j'ai l'impression que le temps tourne pas rond. Un vrai déluge ! J'avais encore jamais vu ça.

Quand je retournerai à la cantine, je prendrai toute cette flotte sur la tête. Il faut que je traverse une cour pour aller à la cantine.

C'est aussi un sale temps pour les méchants. Ils doivent penser que personne peut sortir avec un temps pareil.

Mais ils connaissent mal le petit Arlo !

Pas étonnant que les visiteurs viennent plus. Ils savent sûrement quel temps il fait ici.

Mais le cardinal, pourquoi il revient pas ? Il saurait bien me dire ce qui se passe avec le temps. Je crois que y'a personne de plus intelligent que le cardinal. Il sait toujours ce qu'il veut.

Il m'a dit une fois, en parlant des affaires qu'on garde ici :

— Bien sûr, cette bibliothèque n'est plus secrète depuis longtemps, mon petit Arlo. L'humanité est parfaitement au courant du contenu de tous ces livres. Mais ils conservent une valeur inestimable. On trouve ici des papyrus qui datent de plusieurs millénaires.

Je crois que ces objets sont les amis de Fosconti. En tout cas, il fait comme si. Quand il reviendra, il faudra pas qu'un seul soit abîmé.

Si seulement je n'avais pas besoin de dormir…

Je couche juste à côté de l'entrée, allongé en travers de la porte, pour pouvoir remarquer tout de suite si quelqu'un veut ouvrir de dehors. Mais j'ai toujours peur que les méchants arrivent à me surprendre.

Je suis sûr qu'ils prendraient pas la peine de me réveiller pour me dire :

— Allez, debout, petit Arlo ! Nous sommes venus pour prendre toutes les affaires.

Non, je suis sûr qu'ils feraient pas comme ça. Ils viendraient en douce.

La pluie s'arrête plus jamais. C'est pas normal.

Je voudrais bien sortir sur la place pour regarder ce qui se passe. Mais pendant que je serais parti, les méchants pourraient entrer pour voler les affaires. Je me rappelle qu'une fois, Fosconti m'a dit :

— Il vaut mieux que tu ne sortes pas de ce bâtiment, mon petit Arlo. Dehors, il n'y a que des aphiliens. Et ces gens n'aiment pas les personnes handicapées mentales.

— Pourtant, je suis comme tout le monde !

— Jadis, qu'il a répondu, on aurait probablement pu te guérir, mon petit Arlo. Mais aujourd'hui, les aphiliens n'ont aucune considération pour les gens comme toi.

Je crois que les méchants qui veulent voler les affaires sont des aphiliens.

Tiens ! Je vais m'ouvrir une boîte.

Je suis de plus en plus inquiet. Pourquoi le cardinal revient toujours pas ?

Je pense qu'en empilant mes boîtes vides les unes sur les autres, je pourrais peut-être grimper jusqu'à la grande fenêtre ronde à l'arrière du bureau et regarder au dehors sur la place.

Je commence à entasser des boîtes. Tout est toujours silencieux. J'entends que le bruit de la pluie.

Les boîtes sont pas lourdes. J'ai pas de mal à les transporter à l'autre bout du bureau. Après, je m'en sers pour construire des marches le long du mur.

Les méchants seraient bien étonnés de voir le petit Arlo faire ça !

Je grimpe tout en haut du tas de boîtes. Je les sens qui bougent. Si je tombe, je risque de me casser les reins. Et alors, je pourrais plus rien faire. J'arrive quand même en haut du tas de boîtes. Je m'agrippe au bord de la fenêtre pour me hisser. Maintenant, je peux voir la place.

J'en crois pas mes yeux !

Y'a personne en bas !

Les gens ont dû avoir peur de sortir à cause de la pluie. Parce que d'habitude, il pleut jamais ici. Les gens aiment pas être mouillés.

C'est peut-être à cause de la pluie que le cardinal revient pas. J'ai encore faim et je me sens fatigué. Est-ce que je vais me coucher près de la porte ? Est-ce que je me prépare une autre boîte ?

La grande place vide m'a fait une drôle d'impression.

J'ai peur.

Je retourne dans la salle des affaires. Il faut que je passe dans toutes les allées pour être sûr que personne s'est caché. Fosconti connaît vingt-trois langues pour lire les livres qui sont rangés ici. C'est lui qui me l'a dit.

— C'est terrible de voir l'humanité finir de cette façon, qu'il avait ajouté. Il s'agit peut-être d'une forme particulière du Jugement dernier.

Personne d'autre dit des choses comme le cardinal. Il sait de quoi il parle. Je crois que c'est un homme sympathique. Les costumes des anciens cardinaux qu'on voit sur les images lui iraient très bien.

Voilà, j'ai fini ma boîte.

Il faut que je mange moins vite. Sinon, il va falloir que je retourne bientôt à la cantine.

« Mon Dieu ! » que je me dis, terrorisé. « Tout mais pas ça ! »

CHAPITRE VIII

Lorsqu'il fut certain que plus aucune créature vivante ni aucune installation défensive en état de marche n'existaient sur la planète, Langur décida de se poser.

Mais avant d'engager la procédure d'atterrissage, il ouvrit l'une des poches accrochées à sa ceinture et en sortit Logikor.

Logikor était un objet sphérique aux reflets argentés d'un diamètre de 80 millimètres. Dès qu'on le mettait en marche, il était animé de légères pulsations. Six petits capteurs disposés à sa surface lui servaient à recueillir toute espèce d'énergie incidente pour la convertir sous l'une des formes qu'il savait utiliser.

Logikor était un ordinateur miniaturisé. L'unité de communication constituait son bloc fonctionnel principal.

Langur transmit au petit appareil toutes les données qu'il avait recueillies et annonça qu'il avait décidé d'atterrir sur la planète inconnue.

— Cela sort du cadre de la mission, jugea Logikor. Nous sommes uniquement chargés d'observer les systèmes solaires et de collecter des données statistiques.

Langur fut irrité de se sentir brusquement rappelé à son devoir. Il savait qu'il outrepassait ses droits, mais cela ne lui apparaissait pas comme condamnable compte tenu de la situation dans laquelle il se trouvait.

— Nous avons perdu le contact avec le *Module*, se défendit-il. Nous n'avons plus que des chances très minces de le retrouver. Je n'ai donc plus le choix : je dois interpréter les ordres que j'ai reçus. Il me serait impossible d'accomplir la Boucle infinie à moi seul avec le *Fureteur*. De plus, je ne connais pas les coordonnées de notre galaxie d'origine. Seul un hasard extraordinaire pourrait encore nous réunir avec le *Module*.

— Nous sommes effectivement en danger, reconnut Logikor. Il est donc inutile de prendre en plus des risques inutiles.

Langur était bien conscient que Logikor ne faisait que refléter l'aboutissement de ses propres réflexions. L'explorateur se sentit néanmoins agacé. Il aurait volontiers remis Logikor dans sa poche. Après tout, ce calculateur n'était qu'une petite machine dépourvue de sensibilité.

— Il y a de nombreux astroports sur cette planète, fit-il savoir à contrecœur. La plupart d'entre eux ont subi des dommages. La disparition des habitants intelligents de ce monde a dû être précédée par des incidents.

— Il faut que nous trouvions un lieu d'atterrissage suffisamment isolé, proposa Logikor.

— Je suis d'accord, approuva Langur. Il existe encore de nombreuses petites parcelles de terrain qui datent certainement d'une époque antérieure et ne devaient plus être utilisées.

Il appuya sur les touches du moniteur. Les contours d'une longue péninsule qui s'avançait dans une petite mer devinrent visibles sur un écran.

— J'ai prévu de me poser ici. Après avoir procédé à quelques observations et avoir rassemblé les informations dont nous avons besoin, nous pourrons nous rendre sur des lieux plus importants de la planète. (Langur laissa échapper un léger sifflement). À vrai dire, je meurs d'envie d'atterrir sur l'un des grands astroports.

Il modifia le pointage des appareils d'observation.

— Voici une ville située en bord de mer, expliqua-t-il. Si je ne me trompe pas, il s'agit d'une cité très ancienne. Sa fondation remonte peut-être aux premiers temps de cette étrange civilisation. (Différents points de vue se succédèrent rapidement à l'écran). On voit des bâtiments modernes en côtoyer d'autres beaucoup plus vieux. Ce que je trouve le plus remarquable, se sont les sept collines sur lesquelles cette ville est bâtie.

— Aucun signe de vie intelligente ?

— Non. Pas plus que dans toutes les autres villes.

Langur attendit que la série d'images eût achevé de défiler.

— Eh bien, qu'est-ce que tu en penses ? demanda-t-il ensuite.

— Je ne peux pas fournir de conclusion définitive, répondit Logikor. Dès que le *Fureteur* quittera son orbite pour amorcer sa manœuvre d'atterrissage, j'aimerais voir des prises de vue de l'astroport que tu as sélectionné.

— Il semble s'agir d'un très vieux spatioport, dit Langur. Il est clair qu'on ne l'a plus utilisé depuis très longtemps. Je suppose qu'il était conservé en l'état comme une sorte de lieu de mémoire. On voit bien qu'il ne pouvait accueillir que des vaisseaux de petit tonnage, comme ceux que ces étrangers devaient utiliser lorsqu'ils ont commencé à utiliser le voyage spatial.

L'explorateur se pencha vers l'avant. Les conditions atmosphériques étaient idéales et Langur n'eut aucune difficulté pour effectuer sa manœuvre d'atterrissage. Des images des différents quartiers de la ville pris en gros plan défilaient sur les écrans.

Un fleuve apparut dans le champ de vision.

— Regarde bien, prévint Langur. Le petit astroport se trouve en bordure de ce fleuve.

Le *Fureteur* perdait rapidement de l'altitude.

— Le voilà ! s'écria l'explorateur en se redressant dans son siège baquet.

Ils étaient à présent en vue d'un vaste complexe de bâtiments. Langur s'étonna de la diversité et de la fantaisie de leurs formes. Leur concepteur semblait avoir possédé un sens très particulier de l'ornementation architecturale.

— Je peux voir le champ d'atterrissage, maintenant, fit savoir Logikor. Il a la forme d'une ellipse et il y a une tour de contrôle au milieu.

— C'est trop petit pour être une tour de contrôle, le contredit Langur. Je suppose qu'il s'agit plutôt d'une antenne radio.

— En effet, cela semble être la meilleure explication, confirma Logikor.

Langur brancha le générateur antigravitationnel. Le *Fureteur* s'immobilisa au-dessus du champ d'atterrissage qu'il avait choisi.

L'explorateur augmenta le facteur d'agrandissement de l'image.

Il distingua aussitôt un mouvement sur l'écran. Langur eut un mouvement de recul instinctif. Mais il constata rapidement que ce qui l'avait effrayé était seulement un groupe d'animaux volants qui venait de prendre son essor.

— Tous ces appareils ne semblent pas relever d'une technique très perfectionnée, remarqua Logikor.

— Bien sûr que non, répliqua Langur. N'oublie pas qu'il doit s'agir d'un très vieux spatioport. Et peut-être bien du tout premier de leurs centres de navigation spatiale. On peut supposer qu'ils ont supprimé toutes les installations techniques, à part cette antenne radio, pour ne laisser que le décorum.

Le *Fureteur* resta un certain temps à planer dans les airs. Langur savait qu'il disposait de tout son temps. Rien ne le pressait. Il n'avait donc pas besoin de prendre de risques inutiles.

Finalement, alors que la journée tirait à sa fin, l'explorateur se décida à faire atterrir le *Fureteur*.

Le petit astronef commença à descendre et se posa quelques instants plus tard à la surface de la planète. Des animaux effrayés s'envolèrent.

Langur consulta son analyseur.

— Ce champ d'atterrissage est fait en pierre, constata-t-il avec étonnement.

Il regarda le bâtiment principal à travers la courbure transparente de la proue de son petit vaisseau.

— Ce bâtiment en forme de dôme pourrait bien avoir abrité le centre de contrôle.

— Ou alors un observatoire, suggéra Logikor.

— Une sphère surmontée d'une croix est disposée à son sommet, dit Langur. C'est sans doute une antenne.

— Est-ce que nous descendons ? demanda Logikor.

— La nuit va tomber, répondit Langur. Bien sûr, je dispose d'instruments pour m'orienter dans l'obscurité. Mais dans le cas présent, je préfère me fier à mes organes sensoriels.

— Alors, nous attendrons l'aube ?

— Oui, répondit simplement Langur en s'extirpant de son siège.

Avant de quitter le *Fureteur*, il voulait se détendre encore une fois dans le champ antigrav de son hexacellule.

— À l'aube, nous sortirons du vaisseau.

CHAPITRE IX

En revenant à lui, Alaska ressentit une douleur sourde qui irradiait jusque dans sa nuque, le côté droit de sa poitrine et ses deux jambes. Ses mains étaient glacées. Il comprit qu'elles étaient recouvertes par les flocons de neige qui, poussés par le vent, avaient pénétré dans la cabine en passant par les vitres brisées. Les phares du camion s'étaient éteints. Seule la faible lueur émise par son fragment cappin et diffusant par les fentes buccale et oculaire de son masque de plastique permettait à Alaska de distinguer quelques détails.

Son véhicule s'était renversé. Le siège du conducteur avait été arraché de ses fixations et emprisonnait maintenant les jambes d'Alaska. Le mugissement du vent et le grincement du métal étaient les seuls bruits qu'il pouvait percevoir.

L'homme masqué tenta de bouger avec précaution. Il s'étonna d'être encore en vie. Il sentit un frisson le parcourir à la pensée qu'il pourrait s'être brisé les deux jambes. Son activateur cellulaire ne pourrait lui être d'aucun secours pour soigner ce genre de blessure.

Lorsqu'il gonfla sa poitrine, il sentit une douleur atroce lui transpercer le flanc droit. Il devait avoir plusieurs côtes fêlées ou même cassées. Il serra les mâchoires et commença à se redresser.

Il se souvint alors de son petit compagnon.

— Callibso ! appela-t-il.

Il reçut en réponse un petit gémissement venant de sous le siège. Aussitôt après, le chien rampait vers Alaska pour venir lui lécher les mains.

— Il faut que j'arrive à me dégager et à sortir de la cabine, dit l'homme à haute voix.

L'entreprise ne s'annonçait guère facile. La cabine de conduite avait été complètement écrasée. Le siège était coincé entre ses montants. Saedelaere tenta en vain de dégager ses jambes.

Il frissonna à la pensée qu'il pourrait rester prisonnier de cette épave. Il savait qu'il ne pouvait compter que sur lui-même. Il ne fallait pas s'attendre à voir passer quelqu'un susceptible de lui venir en aide.

Alaska changea de tactique.

Il réussit à faire glisser son corps plus profondément dans sa prison de métal. Dans cette position, il pouvait utiliser plus efficacement la force de ses bras. Il bloqua sa respiration et repoussa le siège de toutes ses forces. Les fixations grincèrent. Le siège bougea légèrement, mais pas assez pour permettre à Alaska de se dégager. Il releva la tête pour éclairer, avec la faible lumière émanant de son masque, le plancher de la cabine de

conduite, qui constituait à présent son toit. Il aperçut le levier de commande principal, qui s'était trouvé tordu dans l'accident. Il allongea le bras et parvint à le saisir dans sa main.

Callibso se trompa sur le sens de ce geste et commença à sautiller sur le Terranien.

— Arrête ! lui commanda Alaska.

Le chien comprit immédiatement et retourna se recroqueviller sous le siège, où il se tint tranquille.

— Excuse-moi d'avoir été un peu brutal avec toi, petit, s'excusa Alaska. Mais pour l'instant, il faut à tout prix que je me sorte d'ici.

L'animal répondit par un petit jappement.

Alaska empoigna fermement la manette de commande et parvint à soulever son corps. La violente douleur qui fulgura dans son côté droit ne réussit pas à lui faire relâcher son effort. Finalement, il parvint à dégager ses jambes de sous le siège. Alaska se laissa retomber en haletant. Il allongea les bras et commença à masser ses jambes douloureuses. Elles lui faisaient très mal, mais apparemment, il n'avait rien de cassé.

Ensuite, l'homme masqué se libéra définitivement de sa prison. Il rampa au dehors à travers l'ouverture laissée par la vitre latérale brisée. Il se sentit aussitôt enveloppé par un vent froid et humide. La pluie et la neige imprégnèrent instantanément ses cheveux et ses vêtements.

Callibso aboya. Visiblement, il n'avait pas très envie de quitter son abri provisoire par ce temps.

Alaska regarda autour de lui. Il faisait si sombre que son regard ne portait pas à plus de quelques pas.

— Je crois que tu as raison, dit-il au chien. Cela n'aurait aucun sens de remonter la pente pour retrouver la route et continuer notre chemin à pied dans ces conditions. Nous attendrons que le jour soit levé et que la tempête se soit calmée.

Quand Alaska rampa de nouveau à l'intérieur de l'épave, le chien vint se blottir contre lui en tremblant.

— Qui était ton maître avant ? demanda Alaska. Et où se trouve-t-il à présent ? Si seulement tu pouvais me donner les renseignements dont j'ai besoin…

— Ouah ! fit Callibso d'une voix étouffée. Ouah, ouah !

— On a souvent dit que les animaux possèdent des facultés de perception extrasensorielle, se rappela l'homme masqué. Peut-être bien que tu sais où est parti ton maître, mais que tu ne peux pas me le dire.

La pluie tambourinait sur la carrosserie du véhicule. Le vent s'insinuait dans la cabine par une déchirure du métal.

— Si l'humanité ne revient pas, réfléchit Alaska à haute voix, les fondements mêmes de la civilisation vont s'effriter peu à peu. La nature va reprendre ses droits sur toute la surface de la terre. Et un jour, dans deux millions d'années peut-être, une nouvelle humanité verra le jour ici.

Au bout d'un certain temps, les effets curatifs de l'activateur cellulaire commencèrent à opérer. Alaska sentit ses douleurs s'apaiser. Il sombra dans un sommeil inquiet.

CHAPITRE X

Bien avant l'approche de l'aube, Langur était sorti frais et dispos de son hexacellule antigrav. Le jour se levait peu à peu au dehors. Douc Langur activa le circuit de modulation pour désopacifier la coupole de proue. La pierre grise dont était constitué le vieux champ d'atterrissage miroitait sous l'effet de l'humidité. Au cours de la nuit, de fortes averses s'étaient abattues sur le centre de contrôle spatial.

L'explorateur entreprit de faire l'inventaire de son équipement. Il était certain d'emporter Logikor avec lui, car il aurait certainement besoin des conseils de son ordinateur. Il avait également l'intention de prendre plusieurs appareils de mesure et d'analyse.

Langur fourra tout le nécessaire dans les poches qui pendaient à son ceinturon.

Au moment d'ouvrir la porte du sas, il eut un moment d'hésitation.

« Il vaudrait peut-être mieux que j'emporte une arme avec moi », songea-t-il brusquement.

Certes, il avait du mal à imaginer qu'un danger pût le guetter à l'extérieur du *Fureteur*, mais la présence d'une arme serait rassurante pour lui. Il sélectionna une petite fronde offensive qui resterait utilisable même s'il devait être pris dans un piège automatique. L'atmosphère de la planète ne lui causait aucun souci. Les analyses avaient montré qu'elle ressemblait à celle qu'il respirait à bord du *Fureteur*. En outre, Douc Langur savait qu'il pouvait s'aventurer dans pratiquement n'importe quelle atmosphère étrangère. Cette conviction était ancrée au plus profond de son subconscient, lequel recelait manifestement beaucoup d'éléments relatifs à son passé.

L'explorateur ouvrit le sas.

Le *Fureteur* reposait sur une couronne de globes souples à la texture spongieuse qui l'autorisait à stationner en position parfaitement horizontale, même sur des terrains très accidentés.

Langur s'avança dans la chambre du sas et jeta un regard à l'extérieur.

De là où il était, il pouvait voir le corps du bâtiment qui supportait la structure en forme de dôme. Plusieurs entrées de formes rectangulaires ou carrées s'ouvraient dans sa façade. Certaines d'entre elles se trouvaient au niveau du sol, d'autres avaient été pratiquées dans les étages supérieurs du bâtiment.

« Voilà qui est singulier ! » songea Langur.

Ce bâtiment devait avoir été construit par des créatures ailées.

Sur la partie du toit surplombée par le dôme, Langur aperçut plusieurs figures de pierre à l'allure étrange. S'il s'agissait de représentations des créatures ayant fondé cette civilisation, leur emplacement semblait confirmer leur aptitude à voler. Toutefois, Lan-

gur n'était pas en mesure à cette distance de vérifier si leur physionomie s'accordait avec cette hypothèse.

L'entrée située au niveau du sol était entourée par des colonnes massives.

Le regard de Langur tomba ensuite sur des pierres arrondies s'élevant au-dessus du sol. Il s'agissait probablement des vestiges d'anciennes plates-formes d'ancrage.

À cet instant, le voyageur de l'espace sursauta.

Ses organes auditifs délicats venaient de percevoir un bruit étrange. On aurait dit que quelqu'un frappait des coups appuyés sur un objet creux en métal.

Le bruit se répéta à huit reprises.

« Il doit s'agir d'un dispositif de signalisation automatique qui a enregistré mon arrivée », se dit Langur.

Il regarda furtivement autour de lui dans toutes les directions, mais il ne vit rien bouger. Si ce centre abritait des appareils capables de détecter sa présence, il ne possédait en revanche aucun moyen de défense.

« En tout cas, il n'en possède plus maintenant », se corrigea Langur en songeant qu'il avait dû en aller tout autrement par le passé.

Il sauta à terre. Il constata alors que les pierres qui recouvraient le sol étaient simplement jointives. Mais elles étaient si bien imbriquées les unes dans les autres qu'il aurait été impossible de les déplacer.

L'organe visuel de Langur s'attarda ensuite sur le curieux mât qu'il avait remarqué lors de son arrivée. Il s'élevait à plusieurs coudées de hauteur et sa partie supérieure se divisait en quatre branches portant chacune une sphère de couleur claire à son extrémité. Une cinquième sphère était posée sur la pointe du mât.

Sans le moindre doute, il s'agissait bien d'une antenne de radio.

« Un système très archaïque », jugea Langur avec une pointe de dédain.

Il gardait cependant à l'esprit que cet endroit était un centre spatial à l'abandon et que les installations plus modernes avaient un aspect bien différent.

Il sortit Logikor de sa poche.

— Est-ce que tu as entendu le signal ?

— Naturellement ! confirma le calculateur. Il y a eu huit signaux d'alarme, qui ont été émis à intervalles réguliers.

— Pourquoi justement huit ? le questionna Langur.

— Je suppose que cela doit correspondre à un certain niveau d'alerte, présuma Logikor.

— C'est un code primitif, commenta Langur avant de se mettre en marche. Je propose d'examiner en premier lieu le mât qui se trouve au centre du champ d'atterrissage.

Logikor ne souleva aucune objection.

Progressant sur ses quatre jambes, l'explorateur avançait très vite. Alors qu'il avait presque atteint son but, il s'arrêta comme s'il venait de prendre racine.

— Qu'y a-t-il ? voulut savoir Logikor.

— C'est incroyable ! s'exclama Langur. Ce mât est fait de pierre.

Tandis qu'il réfléchissait à ce nouveau mystère, le signal d'alarme retentit de nouveau.

— Cette fois, il n'y a eu qu'une seule tonalité, nota Langur.

— Un degré d'alerte renforcée, suggéra Logikor. Sois vigilant.

Langur émit un petit sifflement d'acquiescement. Il prit la fronde qu'il avait placée dans une poche de son ceinturon.

Il demeura un moment immobile pour observer les alentours. Il ne repéra aucun mouvement, excepté celui des petits animaux volants qui se promenaient partout sur le champ d'atterrissage.

Langur reprit finalement sa marche. Le mât était entouré par une sorte de grille. Langur vérifia qu'elle était constituée de métal. Le mât ne devait être qu'un vestige d'une installation plus importante ayant existé autrefois. Tous les éléments importants avaient probablement été enlevés. Le mât avait dû faire office de pilier porteur pour les superstructures et on l'avait simplement laissé sur place.

Une plaque métallique était accrochée à la grille.

— Elle porte une inscription gravée, constata Langur.

Il focalisa son organe visuel sur la plaque et distingua deux rangées de caractères.

La première avait cet aspect : *CITTA DEL VATICANO*.

La rangée inférieure était composée de signes semblables, mais disposés dans un ordre différent. Elle se présentait ainsi : *PIAZZA S. PIETRO*.

Pendant que Langur était abîmé dans la contemplation de ces étranges symboles, le signal d'alarme résonna de nouveau.

Et cette fois à deux reprises !

CHAPITRE XI

Je crois que le cardinal reviendra plus jamais. Je sens ça si fort que je sais que c'est vrai. Il a dû lui arriver quelque chose. Quelque chose est arrivé.

La pluie s'est arrêtée cette nuit.

Je sais plus ce que je dois faire.

Je vais devenir dingue si je reste enfermé ici.

J'ai vidé toutes mes boîtes depuis longtemps, mais j'ai peur de retourner à la cantine.

Ils mijotent quelque chose contre le petit Arlo. Ils se sont cachés derrière les affaires. Ils veulent attaquer le petit Arlo pour lui voler tous ses trésors.

Je tremble.

— Ici, tu seras en parfaite sécurité tant que tu ne te risqueras pas à sortir sur la place ou dans la rue, qu'il m'avait promis, Fosconti.

Je dois pas oublier ça.

Mais il faut qu'on m'aide. Je peux pas sortir tout seul.

J'ai faim !

Si y'avait du monde sur la place, je pourrais appeler à l'aide. Mais si ce sont des méchants que j'aperçois ? Quand j'appellerai à l'aide, ils viendront, mais ce sera pas pour m'aider.

Je retourne dans l'entrée et je regarde dans le couloir. Tout est calme. Je vais chercher mon sac. Fosconti est souvent venu avec moi à la cantine. Il sait que j'aime bien y aller. Là-bas, on trouve beaucoup d'objets de toutes les couleurs et de jolies machines. Ça sent bon à la cantine. C'est pas comme ici, au milieu de toutes les étagères remplies avec plein de vieux objets.

Quand je vais à la cantine, on me regarde souvent d'un drôle d'air. Mais Fosconti est là pour me protéger.

Je prends mon sac et je sors dans le couloir. La porte se referme derrière moi. Au bout du couloir, je tourne à gauche. Je vois personne dans les escaliers. J'entends que le bruit de mes pas. Je regarde bien en haut et en bas, mais je vois personne.

Je me mets à courir vers la grande porte qui est restée ouverte.

Je m'arrête sur le pas de la porte pour regarder dans la cour

Tout est mouillé. Y'a plein de flaques d'eau qui brillent comme des miroirs.

Je serre ma main sur la poignée de mon sac.

Pour aller jusqu'à la cantine, il faut que je traverse la cour.

J'entends le roucoulement des pigeons posés sur le rebord des fenêtres et sur les toits.

D'un seul coup, je me rue dans la cour.

Je l'ai déjà à moitié traversée quand je pose le pied dans une flaque d'eau qui me fait glisser. Je tombe sur le sol. Mon sac glisse loin de moi. Le choc me coupe la respiration. Je reste étendu là sans bouger, la figure dans l'eau.

Je me suis esquinté la tête, les épaules et le côté. Tous mes habits sont trempés.

Je rampe à quatre pattes pour rattraper mon sac. Il est tombé dans une flaque. Ma tête me fait mal et j'y vois plus très bien. Tout a l'air trouble autour de moi. Quand je me relève, j'ai l'impression que je me balance d'avant en arrière. On dirait que le bâtiment de la cantine se balance lui aussi.

Je me sens mal.

J'entends sonner l'horloge, mais je connais pas l'heure.

Je sais que c'est le matin, mais je sais pas quelle heure il est.

Oh ! comme je me sens mal !

J'essuie l'eau qui coule sur ma figure.

Une fois, le cardinal m'avait dit :

— Tu n'as pas une perception normale du temps, mon petit Arlo. Naturellement, si tu étais soigné, tu pourrais apprendre beaucoup de choses. Mais les aphiliens ne se préoccupent pas des gens comme toi. Ce qui t'arrive leur est indifférent.

Je vais vers une colonne et j'y reste appuyé pendant un moment. La pierre est froide. Par terre, y'a plein de crottes de pigeons qui sont perchés en haut des colonnes.

Avant, la place était toujours bien nettoyée. Mais maintenant, plus personne s'en occupe.

Je crois qu'il vaut mieux que je continue à avancer. La porte est restée ouverte comme la dernière fois. Y'a toujours personne. Je laisse des traces humides sur le sol du couloir. L'eau dégouline de mon sac.

Le grand escalier est vide. Il faut que je monte à l'étage. La cantine se trouve tout au fond. Y'a deux fenêtres dans le couloir. Elles sont dirigées vers l'extérieur et en passant devant, je pourrai regarder la grand-place. J'aurai même pas besoin d'entasser des boîtes pour les atteindre.

Je vais peut-être voir des gens sur la place. Si j'aperçois quelqu'un, je pourrai appeler à l'aide.

J'ai du mal à monter les escaliers parce que ma jambe me fait mal. Quand je redescendrai, il faudra que je fasse attention à pas tomber encore une fois.

Je me demande ce que je ferai quand y'aura plus de boîte.

Y'a bien d'autres choses dans la cantine que je pourrais manger, mais un jour y'en aura plus non plus. Et puis, je préfère les boîtes.

J'avance jusqu'à la première fenêtre et je regarde la grand-place au dehors.

Je vois personne. Mais y'a une machine à l'autre bout de la place.

Elle était pas là au moment où j'ai escaladé les boîtes pour regarder par la lucarne.

On a pas le droit de venir en voiture sur la place. C'est interdit.

Maintenant que le cardinal est parti, ils croient qu'ils ont le droit de faire n'importe quoi !

J'ai peur. C'est sûrement les méchants qui sont venus avec cette machine. Il faut que je retourne surveiller les affaires.

Je reviendrai après chercher à manger.

INTERMÈDE

Le vaisseau spatial faisait partie des escadres chargées de surveiller le territoire de l'incarnation Clermac. Le nombre d'astronefs patrouillant dans ce secteur était difficile à évaluer, mais il devait dépasser les cent mille.

Les frontières du domaine de l'incarnation Clermac étaient fluctuantes, mais elles progressaient constamment du centre vers l'extérieur. Comme toutes les autres incarnations, Clermac augmentait continuellement la taille de l'espace qu'il contrôlait.

Les astronefs envoyés en mission sur ordre de Clermac entraient en contact à intervalles réguliers avec la station centrale. Mais dans certains cas particuliers, les vaisseaux devaient faire un rapport immédiat.

Un cas de ce genre se présenta pour une unité qui patrouillait aux limites de l'empire de Clermac, lorsque son équipage observa la matérialisation soudaine d'un système solaire au centre de la galaxie.

Ce phénomène était aussi surprenant qu'inhabituel.

En un lieu où n'avait régné auparavant que le vide absolu existait maintenant un petit soleil accompagné par deux planètes.

L'équipage avait constaté cette apparition alors qu'il s'en trouvait encore éloigné de plus de 32 années-lumière.

Mais cela ne changeait rien à la singularité de ce cas.

La mission de ces spationautes ne les autorisait pas à aller examiner le phénomène de leur propre initiative. Ils devaient transmettre un rapport et attendre de nouveaux ordres. De cette façon, l'incarnation Clermac détenait un contrôle total sur tout ce qui se passait dans son empire.

L'obéissance des équipages de Clermac était absolue. Personne à bord n'aurait eu l'idée d'outrepasser les ordres.

Dès que l'apparition soudaine du système solaire fut observée, des opérations de détection intensives débutèrent. Elles devaient durer plusieurs heures. Lorsqu'il fut établi qu'aucun autre phénomène anormal n'était constaté, le vaisseau brancha son hyperémetteur.

La station centrale fut prévenue.

L'équipage du vaisseau annonça sa découverte et transmit toutes les données et tous les détails certains qu'il avait déjà pu rassembler.

Émettre des spéculations sur ce phénomène incroyable ne faisait pas partie des attributions de l'équipage. C'était l'affaire des équipes qui travaillaient en collaboration avec l'incarnation Clermac dans la station centrale.

C'était là-bas que seraient décidées les actions à entreprendre.

Après avoir transmis son rapport, le vaisseau spatial reprit sa précédente trajectoire. À moins de recevoir des ordres contraires, l'équipage ne s'occuperait plus de cette affaire. Mais personne à bord n'était dupe.

L'incarnation Clermac était connue pour s'intéresser de très près à ce genre d'événement extraordinaire.

CHAPITRE XII

— Il s'agit très certainement d'une inscription, jugea Logikor après avoir observé la plaque de métal que lui montrait Douc Langur. Mais il m'est impossible de déchiffrer son contenu.

— Cette plaque est très ancienne, commenta l'explorateur en la grattant avec ses griffes. Elle a subi un traitement anticorrosion.

Plusieurs des petites créatures ailées vinrent virevolter autour de l'explorateur. Il les observa pensivement.

— Elles ne sont pas farouches. (Il agita ostensiblement les bras, mais les animaux ne s'éloignèrent pas.) On dirait presque qu'elles viennent quémander quelque chose auprès de nous.

— Je ne peux en tirer aucune conclusion, répondit la sphère pulsante. Je manque d'informations.

— Je comprends, dit simplement Langur. (Il déploya ses organes sensoriels à leur taille maximale et pivota lentement sur lui-même.) Je ne crois pas que nous ferons d'autres découvertes intéressantes à cet endroit.

— La prochaine étape s'impose d'elle-même, poursuivit Logikor. Nous devons aller inspecter l'un de ces bâtiments.

Douc Langur ne répondit pas tout de suite. Il se demandait pourquoi il éprouvait une certaine appréhension à poursuivre ses investigations. Il était certain qu'aucun danger ne le menaçait. Toute vie intelligente avait disparu de la surface de ce monde.

Mais tout ce qu'ils accomplissaient ici dépassait le cadre original de la mission confiée par l'Impératrice de Therm.

Pour l'instant, Langur s'inquiétait davantage du sort de ce peuple inconnu que de ses propres difficultés.

— Serait-il possible qu'une faille temporelle se soit produite ici ? demanda-t-il à Logikor. Les habitants de ce monde existent peut-être toujours, mais avec un déphasage vers le passé ou le futur. Cela suffirait à les rendre invisibles pour nous.

— C'est une idée séduisante, admit Logikor. Mais je n'ai pu observer aucun des phénomènes connexes qui se produiraient immanquablement en pareil cas.

— Bien sûr, bien sûr, grommela la créature à quatre jambes. Ce n'était qu'une hypothèse.

À cet instant, le signal d'alarme résonna trois fois.

Langur avait acquis la quasi-certitude que sa source se trouvait dans l'une des petites tours.

— Huit, un, deux, trois, énuméra Langur. Cette succession de signaux doit bien avoir un sens quelconque.

— J'ai pu établir un fait, l'informa le calculateur. Ces signaux sont émis à intervalles réguliers. Entre la succession de huit tonalités et le signal unique, il s'est écoulé exactement le même laps de temps qu'entre chaque autre paire de signaux.

— Bon, dit simplement l'explorateur. Nous ne résoudrons sûrement pas si facilement le mystère de cet étrange dispositif d'alerte. Normalement, des signaux représentant un avertissement ne sont pas déclenchés à intervalles réguliers.

— Cela prouve peut-être qu'il ne s'agit pas d'un signal d'alarme !

— J'y ai déjà pensé, moi aussi.

Langur observa la façade des bâtiments qui se trouvaient sur sa droite. Soudain, il laissa échapper un sifflement aigu.

— Là ! il y a quelque chose ! s'exclama-t-il. J'ai aperçu un mouvement derrière l'une des portes de l'étage supérieur.

— Est-ce que tu le vois toujours ?

— Non !

— C'était peut-être une illusion d'optique.

— Je suis certain de ne pas m'être trompé, répliqua sèchement Langur.

— Il pouvait s'agir de quelques-uns de ces animaux ailés.

— Peut-être, concéda Langur avec réticence. Mais je crois qu'il s'agissait d'autre chose.

— À quoi penses-tu ? Il faut que tu me fournisses davantage de données.

— Pas encore, refusa Langur. Je ne veux pas que nous nous engagions sur une fausse piste.

Il était tellement excité qu'il aurait été incapable de se concentrer sur une conversation avec Logikor. La créature qu'il avait aperçue l'espace d'un instant se trouvait assurément à l'intérieur du bâtiment.

Et si quelques représentants du peuple inconnu étaient encore en vie ?

Même un seul étranger survivant pourrait être en mesure de résoudre l'énigme des origines de Langur. À cette pensée, l'explorateur se sentit troublé.

— Le *Module*, le *Fureteur*, Logikor et moi-même : cet ensemble pourrait bien constituer un système cybernétique complexe.

— Toujours la même question ! dit Logikor. Elle te préoccupe encore ?

— Tu es incapable d'y apporter une réponse !

— Comment le pourrais-je ? Je ne dispose pas de plus de renseignements que toi.

— Dans ce système apparemment homogène, je pourrais être une sorte d'incongruité : une créature organique ! dit Langur sur un ton presque solennel.

— Rien ne prouve ni ne contredit cette hypothèse.

— Je suis bien avancé avec ça ! se moqua Langur, bien qu'il sût que le calculateur sphérique était imperméable à son ironie. Mais suppose que nous puissions trouver ici une créature intelligente qui aurait survécu. Celle-ci devrait être capable de juger si je suis un robot ou bien une créature organique.

— N'oublie pas qu'elle le fera d'après ses propres critères.

Langur siffla avec dédain.

— L'Impératrice de Therm n'est peut-être qu'une notion fictive, Logikor. Un simple identificateur qui aurait été programmé en nous pour simuler une origine ne correspondant à aucune réalité matérielle. C'est peut-être tout simplement le *Module* qui représente notre seule patrie.

— Le *Module* ? Mais ce n'est rien d'autre qu'une gigantesque base scientifique automatisée ! Il faut bien qu'elle ait été construite par quelqu'un.

Pendant toute cette discussion, Langur avait continué d'observer l'entrée située à l'étage supérieur. Des créatures ailées n'auraient évidemment eu aucune difficulté pour l'atteindre. Mais Langur aurait dû quant à lui escalader la façade du bâtiment, une entreprise à laquelle sa conformation physique ne le destinait guère.

Il envisagea cependant une autre possibilité. Il pourrait piloter le *Fureteur* pour l'amener au même niveau que la porte, ce qui lui permettrait de sauter à l'intérieur du bâtiment à partir du sas.

Mais il ne voulait pas se risquer tout de suite à cette manœuvre. Il avait l'intention de d'abord inspecter les étages inférieurs. Peut-être y découvrirait-il des indices laissés par les inconnus.

Il referma ses griffes autour de Logikor et le glissa dans sa poche.

— Tu as tort de te débarrasser de moi maintenant, protesta le calculateur.

— Tais-toi ! lui ordonna sèchement Langur.

Il s'avança vers le bâtiment. Il sentait monter en lui le besoin de faire demi-tour et de repartir sur-le-champ avec le *Fureteur*. Les choses ne se présentaient pas aussi simplement que le spationaute se l'était imaginé. Il n'avait encore rien découvert de concret.

Lorsqu'il arriva au pied des grandes colonnes, Langur s'arrêta et tendit l'oreille. Le silence régnait à l'intérieur du bâtiment. Si jamais il retrouvait le *Module*, il aurait au moins une histoire intéressante à raconter. Il aurait été le premier explorateur à visiter en solitaire une planète étrangère.

Et une planète où s'était développée une civilisation avancée !

« Mais cette civilisation a disparu », nuança-t-il immédiatement.

Il se dit qu'il agissait peut-être avec trop de naïveté. Mais cela tenait au fait qu'il ne se souvenait d'aucun événement comparable qui aurait pu lui servir de référence. Les lacunes de sa mémoire étaient trop importantes. Le savoir qu'il possédait était de nature scientifique et ses souvenirs couvraient seulement le travail qu'il avait effectué le long de la Boucle infinie. En dehors de cela, c'était le vide absolu.

Ce monde abritait peut être une vérité évidente, mais que Langur était par nature incapable de reconnaître et de comprendre.

Il entra dans le bâtiment et constata immédiatement une grande différence de température avec l'extérieur. Ici, dans le grand hall d'entrée, il faisait nettement plus chaud.

Il se dirigea tout de suite vers la droite, car il voulait rejoindre le plus vite possible la partie du bâtiment où il supposait que quelque chose vivait encore. Il n'était cependant même pas assuré de pouvoir trouver un passage menant à ce secteur.

Au-dehors, neuf nouveaux signaux d'alerte résonnèrent.

Langur décida cette fois de complètement les ignorer. Il doutait de plus en plus qu'ils fussent en rapport avec sa présence en ces lieux.

— Huit, un, deux, trois, neuf, récita la voix étouffée de Logikor montant de sa poche. Il s'agit d'une série mathématique. Elle devrait logiquement se poursuivre ainsi : un, deux, trois, dix, un, deux, trois, onze.

— Oui, oui, dit impatiemment l'explorateur. Nous avons d'autres soucis pour le moment.

— Mais il s'agit peut-être d'un message !

Cette remarque du calculateur ne manqua pas d'impressionner Langur. Et si c'était vrai ? Et si les êtres intelligents qui avaient vécu sur cette planète avaient laissé un message derrière eux ? Ce dernier pouvait être la clef de toutes les questions que Langur se posait. C'était peut-être son arrivée qui avait déclenché la communication de ce message.

Langur savait que les combinaisons numériques étaient particulièrement adaptées à la prise de contact avec des créatures étrangères. L'emploi de différentes formes de langages entraînait toujours des complications considérables. Mais toutes les civilisations évoluées savaient peu ou prou manipuler les mêmes entités mathématiques.

— Nous allons continuer à enregistrer ces signaux pour tenter de leur trouver un sens, décida-t-il.

Puis, il reprit sa progression vers une salle latérale.

Lorsqu'il fut assuré d'avoir quitté le corps du bâtiment principal, il fit une découverte surprenante.

Les niveaux inférieur et supérieur du bâtiment étaient reliés l'un à l'autre au moyen d'une succession de poutres parallélépipédiques empilées les unes à la suite les autres pour former une espèce de rampe. Celle-ci offrait un moyen d'accéder à l'étage supérieur à toute créature dont la morphologie s'apparenterait à celle de Langur.

Mais ce n'était pas le seul point qui fascinait l'explorateur.

La présence de cette rampe entre les deux étages du bâtiment réfutait son hypothèse de départ selon laquelle les architectes de ce bâtiment auraient été des créatures ailées.

♦

À peine avait-il fait quelques pas dans l'aile latérale du bâtiment que Douc Langur découvrit des représentations des créatures étrangères.

Ces images correspondaient bien aux figures de pierre qu'il avait aperçues sur le toit du bâtiment principal.

Toutes ces représentations étaient entourées de cadres rectangulaires ornés de motifs en relief. Langur supposa qu'on avait voulu symboliser de cette manière des champs énergétiques. Les images elles-mêmes étaient en couleurs. Elles lui parurent très anciennes. Tous les personnages représentés étaient vêtus de la même combinaison protectrice à l'aspect étrange et inconfortable. Certains de ces êtres portaient des casques qui recouvraient la partie supérieure de leur corps. Langur comprit dès l'abord que cette partie sphérique, reliée au reste de l'organisme par un cylindre de courte longueur, jouait un rôle prédominant. Sur certaines images, elle était la seule à être représentée.

Elle était d'ailleurs porteuse de ce que Langur supposa être de nombreux organes sensoriels, bien qu'il ne reconnût pas clairement la fonction de chacun d'entre eux. Par exemple, ces deux lentilles lumineuses, presque translucides, pouvaient tout aussi bien servir à capter l'énergie qu'à observer l'environnement. Il était difficile de déterminer le rôle de toutes les autres ouvertures réparties à la surface de la sphère.

Langur se demanda pourquoi les étrangers avaient éprouvé le besoin de créer ces représentations et de les fixer au mur. Ces effigies faisaient-elles partie du message qu'ils voulaient transmettre à des visiteurs étrangers ?

Aucune explication raisonnable ne permettait de justifier l'existence d'images de ce genre.

Quelques-unes des créatures reproduites ici tenaient des bâtons, des sphères ou d'autres objets entre leurs mains. Cela indiquait clairement qu'elles disposaient de certaines connaissances techniques.

Sur de nombreuses images figurant des créatures en pied, Langur remarqua que la main droite était levée, comme si elle voulait désigner quelque chose. Langur ne discernait pas clairement le sens de ce geste belliqueux. Peut-être était-il censé faire l'effet d'un avertissement ou d'une menace.

Sur la plupart des représentations, Langur reconnut les mêmes symboles que ceux qui figuraient sur la plaque métallique accrochée à la grille du champ d'atterrissage.

Il marcha lentement le long de la galerie, jusqu'à atteindre la rampe suivante menant aux étages supérieurs.

Il distingua des taches sombres sur le sol et sur les poutres.

On aurait dit une trace.

L'explorateur se désintéressa des images et reporta toute son attention sur cette nouvelle découverte. À l'aide de son analyseur, il établit qu'il s'agissait de traces d'humidité.

Il en déduisit qu'elles n'avaient été produites que peu de temps auparavant, car dans le cas contraire, elles auraient eu le temps de s'évaporer à cause de la chaleur ambiante.

Quelque chose s'était donc déplacé entre les deux étages du bâtiment et avait laissé derrière elle cette curieuse empreinte.

Il suffisait à Langur de la suivre pour remonter jusqu'à son origine.

Il tira sa fronde offensive de sa poche et entreprit de gravir la rampe.

♦

Maintenant, je suis tout mouillé. C'est parce que je suis tombé dans la cour. Et je sais pas comment je vais pouvoir me sécher. J'ai même perdu mon sac en tombant.

J'ai froid et j'ai faim.

Tout est tranquille dans la salle des affaires. Je suis allé voir dans toutes les allées. Y'a rien qu'a bougé. Mais faut pas que j'oublie le véhicule sur la grand-place.

Quelqu'un vient d'arriver.

Et il doit rôder par ici.

Je reste dans l'entrée pour surveiller le couloir. Si quelqu'un veut venir ici, il doit passer par ce couloir.

C'est peut-être le cardinal qui est revenu avec cette espèce de voiture ?

J'entends du bruit.

Je sursaute et je me lève d'un bond. Mon cœur tape fort. J'ai l'impression qu'il va éclater dans ma poitrine.

Y'a quelqu'un qui monte les marches.

Mais c'est pas le cardinal.

Je connais bien le bruit des pas de Fosconti. Ils sont calmes et réguliers.

Mais ce qui monte les escaliers, ça hésite et ça gratte, comme si c'était un animal.

Tout mon corps tremble.
Je me retourne et je claque la porte d'un seul coup.
Je veux pas regarder cette chose qui arrive. La peur m'empêche de respirer.

CHAPITRE XIII

Au lever du jour, la tempête se calma.

Alaska Saedelaere rampa hors de la cabine de conduite. Il constata avec satisfaction qu'aucune de ses blessures ne lui laisserait de séquelles graves. Son corps était ankylosé par le froid, mais après avoir grimpé la pente du ravin pour remonter jusqu'à la route, il se sentit déjà mieux. Son sang recommençait à circuler normalement dans ses veines.

Visiblement d'humeur à jouer, Callibso avançait en sautillant devant Alaska.

Lorsqu'il eut rejoint la route, Alaska se retourna pour contempler le spectacle de l'accident. Le camion était allé percuter une formation rocheuse. Cette circonstance fortuite avait sauvé la vie à l'homme masqué. Car de chaque côté de l'obstacle, c'était un précipice profond de plusieurs centaines de mètres qui s'ouvrait.

— Il faut renoncer à notre camionnette, dit Alaska au chien. Pour l'instant, nous allons devoir continuer notre route à pied.

Les chutes de pierres et les inondations avaient rendu presque méconnaissable le tracé de la route.

« Dès que l'homme n'exerce plus son contrôle scientifique, la nature reprend très vite ses droits », songea Alaska Saedelaere.

Il savait que le risque présenté par les chutes de pierres était permanent, mais il ne voulait en aucun cas s'éloigner de la route. Elle restait tout de même plus sûre que le terrain non viabilisé. En outre, elle joignait entre eux des petits villages, des centres commerciaux et des bâtiments isolés.

Les maisons devant lesquelles passa Alaska étaient toutes abandonnées, comme il s'y était attendu. Si des gens avaient survécu, ils s'étaient vraisemblablement regroupés dans des zones centrales.

Empire-Alpha, situé à Terrania-City, devait constituer l'un de ces centres de rassemblement. Mais dans les circonstances présentes, Alaska se demandait comment il allait bien pouvoir s'y rendre.

Au cours de sa marche, Alaska trouva de nombreux véhicules abandonnés sur place par leurs propriétaires. La plupart d'entre eux avaient été sévèrement endommagés par la tempête. Et ceux qui auraient encore pu rouler étaient équipés de démarreurs à code d'accès, ce qui les rendait inutilisables pour Alaska. Celui-ci doutait de toute façon que la route partiellement effondrée et inondée lui eût permis d'aller bien loin à bord d'un véhicule. Le seul espoir d'Alaska restait de trouver un glisseur intact, mais celui-ci était bien mince.

Le ciel était couvert de nuages aux formes tourmentées. Médaillon n'était visible à travers eux que par intermittence.

Callibso trottinait sagement derrière Alaska.

Après avoir marché pendant environ deux heures, Alaska aperçut dans le lointain un vaste complexe de bâtiments hérissés d'antennes directionnelles et disposant d'une aire d'atterrissage pour des glisseurs de transport. De grands véhicules y étaient stationnés, entourés de machines plus petites.

Une partie de cette station avait été victime d'une chute de pierres, mais les dégâts occasionnés ne semblaient pas très importants.

Alaska pressa le pas.

Il n'espérait plus rencontrer des survivants à cet endroit, mais il voulait croire qu'il pourrait trouver des indices lui indiquant pour quelle destination l'humanité était partie.

La porte d'entrée de la station était fermée. Alaska dut briser une vitre au moyen d'une pierre pour s'introduire à l'intérieur. La pièce dans laquelle il pénétra était un bureau. Les gens qui avaient travaillé ici paraissaient ne l'avoir quitté que quelques instants auparavant. L'homme masqué avait déjà constaté ce fait à Tiahuanaco, et il se demanda à quelle catastrophe imprévisible les hommes s'étaient trouvés confrontés pour devoir prendre la fuite sans avoir le temps de rien préparer.

Il n'était pas encore en mesure de se faire une image précise de cette catastrophe, qui n'avait manifestement touché que les êtres humains, alors que les villes, les bâtiments et les installations, ainsi que le règne animal demeuraient épargnés.

Alaska fouilla plusieurs pièces sans rien découvrir d'inhabituel.

Dans la salle de repos, il trouva de petites pilules posées sur une table.

Il se demanda s'il s'agissait de nourriture concentrée.

Ailleurs, Alaska découvrit une feuille portant une écriture manuscrite. Il s'en saisit et y lut quelques phrases composées par une main malhabile.

Personne ne sait d'où vient ce « Comprimé », mais il nous a aidés à nous débarrasser de la malédiction de l'aphilisme, au moins temporairement. Ce n'est peut-être pas un hasard si maintenant, juste avant la fin, beaucoup de personnes réalisent ce qui leur est arrivé.

Les caractères dansaient devant les yeux d'Alaska.

— Juste avant la fin... murmura-t-il.

Ces mots signifiaient que l'humanité avait eu conscience de la catastrophe qui l'attendait, et que de nombreux hommes avaient pu être immunisés contre l'effet Waringer avant qu'elle ne survînt.

Hormis ce point, le message n'apprenait pas grand-chose à Alaska. Il ignorait toujours où étaient passés les habitants de la Terre.

Jusqu'à ce moment en tout cas, il n'avait pas vu l'ombre d'un cadavre.

Il entendit crier Callibso à l'extérieur. Trop petit, le chien n'avait pas pu sauter par la fenêtre pour le suivre.

Alaska plia la feuille de papier et la fourra dans une poche de sa combinaison. Il lui semblait que c'était un objet précieux : le dernier message laissé par l'humanité disparue. De nombreux indices du même genre se trouvaient certainement dans d'autres endroits. Alaska devait les chercher pour arriver à se forger une représentation précise des événements.

Alors qu'il marchait en direction de l'entrepôt jouxtant le réfectoire, Alaska s'immobilisa soudain.

Il repensa aux pilules qu'il avait vues sur la table et au terme « *Comprimé* » utilisé dans le message manuscrit.

Pouvait-il exister un rapport entre les deux ?

Il fit demi-tour pour aller rechercher l'une de ces pilules. Il la goûta prudemment du bout de la langue. Elle était insipide. Confiant dans les capacités de son activateur cellulaire à le protéger contre toute substance nocive, Alaska porta le comprimé à sa bouche et entreprit de le mastiquer.

Ils ne ressentit rien.

Alaska haussa les épaules. Il supposa qu'il venait d'avaler une inoffensive préparation de vitamines.

Il reprit le chemin de l'entrepôt. Il parvint ensuite jusqu'au terminal de transmetteur de la station. Comme il l'avait craint, l'appareil était hors service. Le réseau des transmetteurs géré par Nathan ne fonctionnait plus depuis que la grande positronique était déconnectée.

Alaska examina tous les appareils de radio qu'il pût trouver. Ils étaient dotés de sources d'énergie autonomes, mais Alaska ne parvint pas à capter la moindre émission.

Il n'y avait plus aucune station en service !

Ce résultat confirmait ses tentatives précédentes effectuées à Tiahuanaco. Découragé, Alaska ressorti du bâtiment. Callibso, qui l'avait patiemment attendu, lui fit aussitôt la fête.

L'homme masqué alla examiner les glisseurs, mais ils étaient tous pourvus de démarreurs à code et il lui fut impossible de les mettre en marche.

En arrivant devant la cour, Alaska entendit soudain un bruit insolite.

Sur le coup, il prit peur. Mais ses souvenirs se ranimèrent et il comprit qu'il venait d'entendre le hennissement d'un cheval.

Une petite écurie était accolée directement au corps du bâtiment.

Sa porte était restée ouverte.

En regardant à l'intérieur, Alaska découvrit un bai en train de renifler une mangeoire automatique vide.

Callibso, qui avait suivi l'homme, grogna d'un air menaçant. Les poils de son dos se hérissèrent.

Alaska regarda pensivement le chien.

— Il va falloir que vous appreniez à vous entendre, dit-il. À partir de maintenant, nous allons continuer notre route à cheval.

CHAPITRE XIV

Le bruit qu'il avait entendu ressemblait à une explosion étouffée. Douc Langur avait tressailli et s'était instantanément figé sur place. Instinctivement, il s'était attendu à une attaque, mais rien de tel n'arriva.

L'explorateur ouvrit la poche accrochée à son ceinturon et en tira Logikor.

— Ce bruit m'a fait penser à une explosion, exposa-t-il. Il s'est produit dans la partie supérieure du bâtiment. Par quoi peut-il avoir été déclenché ?

À peine venait-il d'achever de poser sa question que Langur la regrettait déjà.

— Les causes possibles sont innombrables, répondit Logikor. Je manque de données pour décider d'une réponse.

— Bien sûr, reconnut Langur. C'était stupide de poser cette question.

Il leva les yeux vers l'extrémité supérieure de la rampe. S'il restait une créature vivante là-haut, c'était le seul endroit auquel elle pouvait apparaître.

— Les observations que j'ai faites sur le champ d'atterrissage, les traces d'humidité et enfin ce bruit montrent clairement la présence d'une créature vivante, dit Langur d'une voix assurée.

— Pas forcément, le contredit le calculateur. Toutes ces constatations peuvent s'expliquer par de simples phénomènes mécaniques.

Langur repensa à sa propre quête d'identité.

— Nous ne pourrons peut-être même pas déterminer si nous avons affaire à quelque chose de vivant ou bien d'artificiel, craignit-il.

— Il existe toute une série de caractéristiques discriminantes, expliqua Logikor. Je ne vois pas quelle difficulté nous pourrions rencontrer pour définir la nature de ce que nous allons rencontrer.

— Je vais finir par m'énerver à force de t'écouter, siffla Langur avec colère. Tu n'as jamais été capable de me dire avec précision ce que je suis.

— Tu es l'explorateur Douc Langur, pilote du *Fureteur*, unité de la flotte d'exploration du *Module*, chargé de parcourir la Boucle infinie sur l'ordre de l'Impératrice de Therm.

— Je sais tout cela !

— Cela devrait suffire.

— Eh bien, non ! s'exclama Langur. (Sur le coup, il avait oublié la présence possible d'un étranger dans les parages et dont son exclamation aurait pu attirer l'attention.) Cela ne me suffit pas ! Est-ce que je suis une créature organique ou bien un robot ?

— Il me suffit de te considérer comme un élément de notre système d'exploration.

— Je sais bien, c'est ainsi que tu as été programmé, siffla tristement Langur. En fait, tu n'es qu'une partie de moi-même.

Il monta la dernière portion de la rampe, qui l'amena à l'entrée d'un large corridor dont le plafond était soutenu par une rangée de colonnes de pierre rectangulaires.

Là aussi, des images étaient accrochées un peu partout sur les murs.

Langur regarda tout autour de lui.

— Je ne vois rien, dut-il constater.

Il baissa ensuite son regard en direction du sol. La piste humide commençait déjà à sécher, mais il put encore la suivre jusqu'à un point précis du mur. À cet endroit était encastré un panneau rectangulaire fait de bois.

Celui-ci était décoré de nombreux ornements dont la signification restait mystérieuse pour Langur. Pourquoi les traces s'arrêtaient-elles ici ?

L'explorateur leva les yeux vers le plafond, car il imaginait que la créature pouvait s'être envolée une fois parvenue à cet endroit. Mais il ne découvrit rien d'anormal au-dessus de lui.

Il compta au total six panneaux de bois disposés dans les murs. Ils étaient placés à intervalles réguliers. Toute l'architecture de ce bâtiment révélait un goût marqué pour la régularité et la symétrie.

Langur s'avança vers la plaque de bois décorée et la palpa. Elle comportait une saillie métallique dont la forme rappelait celle d'un hameçon et qui aurait pu servir de point d'amarrage pour un étranger s'arrêtant ici.

L'explorateur replia ses griffes et frappa doucement contre le panneau de bois.

Il sonnait creux !

Il y avait donc une autre pièce derrière ce panneau.

Langur se demanda si cette plaque de bois pouvait constituer une espèce de bouclier protecteur grâce auquel les habitants de la salle située au-delà chercheraient à se protéger. Mais une telle idée aurait été tout simplement absurde !

Si les bâtisseurs inconnus de ce dispositif avaient voulu défendre une partie déterminée du bâtiment, ils ne l'auraient pas fait avec une simple planche de bois. Ils auraient plutôt utilisé la pierre ou le métal. Ils savaient parfaitement travailler ces deux matériaux, comme il avait pu le constater auparavant.

Langur poussa plus avant ses réflexions. Puisqu'il existait une salle vide au-delà de l'endroit où s'arrêtait la piste qu'il avait suivie, il était tout à fait imaginable que quelqu'un se trouvât de l'autre côté de la plaque de bois.

Il restait maintenant à déterminer de quelle manière il avait pu la franchir.

Langur reporta son attention sur le crochet métallique qui était fixé à peu près à mi-hauteur sur le côté de la plaque.

Il estima qu'il devait réviser son opinion originelle sur cet objet. Ce mécanisme devait sans aucun doute permettre de faire coulisser le panneau, car c'était seulement de cette façon qu'on pouvait accéder à la pièce adjacente sans employer la force.

Langur referma ses griffes autour du crochet.

Il attendit un peu, car il devait compter avec le temps de réaction d'un éventuel dispositif de sécurité.

Mais rien ne se passa.

Le spationaute tira le crochet vers lui. Le métal grinça et bougea un peu, mais la plaque de bois ne coulissa pas. Langur essaya ensuite de pousser le crochet vers le haut, sans davantage de succès.

Finalement, Langur se décida à appuyer sur le crochet. Celui-ci céda, et simultanément, Langur sentit que le panneau bougeait. Il se détacha légèrement du mur du côté portant le crochet. Langur recula d'un pas, sans relâcher sa prise.

Le panneau de bois effectua un mouvement de rotation vers l'intérieur du corridor. Son bord opposé était fixé au mur par des charnières et ne pouvait donc pas se détacher.

« Quelle conception simpliste », se dit Langur.

Il ne comprenait toujours pas pourquoi on avait utilisé un panneau de bois pour protéger ce passage.

Mais il n'eut pas l'occasion de s'attarder sur cette question, car maintenant que le panneau avait pivoté à angle droit dans le couloir, Langur pouvait découvrir la pièce adjacente.

Au vu de ses dimensions, il s'agissait d'ailleurs plutôt d'une salle. Langur constata ainsi que le bâtiment possédait une étendue beaucoup plus vaste qu'il n'avait pu le supposer au départ.

La salle était sillonnée par des structures linéaires qui la divisaient en un grand nombre d'allées. Langur les observa attentivement, mais il ne releva aucune trace de vie. Il retrouva tout de même la piste qui l'avait mené jusqu'à cet endroit, bien qu'elle fût maintenant à peine discernable. Elle cheminait entre deux des structures et allait se perdre dans la pénombre ambiante.

Quelques petits tubes de métal étaient posés sur le sol.

Langur en ramassa un pour l'examiner.

Il constata qu'il s'agissait d'un récipient dont l'un des côtés était ouvert. Ce récipient avait contenu un liquide sirupeux, dont quelques gouttes s'écoulèrent sur la face externe lorsque Langur retourna le récipient entre ses griffes.

Le récipient était entouré par du papier. Langur reconnut une nouvelle fois les symboles étranges qu'il avait déjà eu l'occasion d'observer.

Langur renifla le récipient.

À l'odeur, il supposa qu'il avait pu contenir un lubrifiant industriel.

Il ne s'intéressa pas davantage à cet objet et le laissa retomber. Le récipient heurta le sol en produisant un tintement métallique.

L'explorateur attendit de voir si une réaction quelconque se manifestait, mais rien ne bougea dans la grande salle.

Décidé à rassembler d'autres informations, Douc Langur s'avança vers les structures linéaires.

Il fit alors une découverte fantastique.

Toutes ces constructions étaient en fait des rayonnages et étaient littéralement bourrées de blocs de papier de toutes les tailles possibles et imaginables.

Langur se saisit de l'un de ces blocs et constata, après l'avoir retourné entre ses griffes, qu'il pouvait s'ouvrir. Chacune des feuilles composant le bloc portait des symboles sur ses deux faces.

Si l'on supposait que le gigantesque nombre de symboles rassemblés dans cette salle contenait un message, cela dépassait en imagination tout ce que Langur avait considéré comme concevable jusqu'à ce moment !

♦

Quelqu'un a ouvert à la porte. Et puis, il est entré.

Je me suis recroquevillé dans un coin et je ne bouge plus.

Ce type a mis longtemps pour ouvrir la porte. Après, il est entré. Je l'ai entendu ramasser une boîte. Et il l'a laissé retomber par terre.

Peut-être qu'il a faim !

Si c'est à manger qu'il cherche, il ferait mieux d'aller à la cantine. Ici, il trouvera rien.

Je me suis allongé sous la dernière étagère tout au fond de la salle. Il pourra pas me trouver si facilement. Quand il arrivera au bout d'une allée, je pourrai le voir. Si seulement j'avais pas aussi froid !

« Il faut pas avoir peur, mon petit Arlo », que je me répète sans arrêt.

Mais mon cœur tape dans ma poitrine. J'ai du mal à réfléchir.

J'entends encore du bruit.

Maintenant, ce type touche aux affaires. Je l'entends qui prend un livre et qui tourne les pages. Il n'a pas le droit. Personne n'a le droit de toucher aux affaires !

Qu'est-ce que Fosconti va dire quand il reviendra ?

Il dira que j'ai pas fait assez attention. Il sera sûrement plus gentil avec moi et il me remettra dehors avec les aphiliens.

J'ai la chair de poule rien que d'y penser.

Il faut que je fasse quelque chose. Je rampe pour sortir de ma cachette et je me faufile jusqu'à l'allée la plus proche.

Là, je peux voir plus loin.

C'est là qu'il est !

C'est pas une personne. C'est même pas un homme.

Mais qu'est-ce que c'est ?

On dirait un animal. Ça doit plutôt être un fantôme ou un mauvais esprit.

Ma gorge se serre et je peux plus avaler ma salive. J'arrive même plus à bouger. Je peux plus détacher mes yeux de cette chose.

C'est plus fort que moi : il faut que je crie. Ça vient du dedans. Je peux pas me retenir. Tout d'un coup, j'ai chaud à la tête. Je ferme les yeux et je crie.

Je crie, je crie...

♦

Douc Langur laissa vivement retomber le bloc de papier, comme s'il venait de s'y brûler les griffes. Ses organes auditifs en forme d'éventail disposés à la surface de son corps se rétractèrent en percevant le cri perçant venu de l'autre bout de la salle.

Ce cri ne pouvait avoir été produit que par une créature vivante, cela ne faisait aucun doute.

Langur se ressaisit instantanément. Bien qu'il se fût attendu à une confrontation de ce genre, il avait d'abord été choqué. Il s'était imaginé très différemment la prise de contact et il ne savait pas comment réagir au cri poussé par cette créature, qu'il voyait à présent étendue sur le sol au bout de l'allée.

Dans la pénombre, Langur avait du mal à distinguer sa silhouette. Mais il était tout de même certain d'avoir affaire à une créature morphologiquement semblable à celles qui étaient représentées sur les images accrochées aux murs.

Il avait donc devant lui le représentant d'un peuple évolué.

Langur évita de bouger, car il était conscient qu'un faux mouvement de sa part aurait pu entraîner une catastrophe. Il devait laisser l'initiative à l'étranger. Mais peut-être l'avait-il déjà prise en émettant ce cri ?

L'esprit de Langur était agité par des pensées contradictoires. Ce cri pouvait aussi bien être une forme de salut que le prélude à une attaque.

La voix de l'inconnu changea de registre. Mais les sons qu'elle émettait ne ressemblaient pas du tout à un langage.

Langur commença à reculer lentement, sans perdre des yeux la créature allongée sur le sol. Il ne voulait en aucun cas que sa présence pût être considérée comme une menace. Il était seulement un explorateur en quête d'informations.

Quelques instants plus tard, Langur avait regagné le corridor. Il referma le panneau de bois qui masquait l'ouverture. L'intensité des cris se trouva atténuée. Peu à peu, ceux-ci semblèrent s'affaiblir.

Bizarrement, Langur se sentit soulagé. Il sortit Logikor de sa poche.

— C'était une créature vivante ! s'exclama-t-il dans un souffle. Je l'ai parfaitement vue. Elle était allongée sur le sol. C'est elle qui a produit ce bruit terrifiant.

— Je l'ai entendu également, répondit calmement Logikor.

— Et elle m'a vu, ajouta Langur. Que penses-tu de sa réaction ?

— Difficile à dire. D'après les renseignements dont je dispose, je dirais que cette créature est très émotive. Mais je peux me tromper.

Langur ne trouva rien à objecter.

— Dans ces conditions, que proposes-tu ?

— De faire demi-tour, se contenta de répondre Logikor.

— Mon besoin de sécurité est tout relatif, dit Langur sur un ton presque méditatif. Maintenant que j'ai perdu le contact avec le *Module*, mon avenir est incertain. Je peux bien prendre des risques. C'est pourquoi je retire cette question et je la remplace par un autre : dans combien de temps pourrai-je tenter d'entrer en contact avec cette créature ?

— Cela dépend. Il faudrait savoir si elle se pose la même question de son côté.

— Je comprends.

Langur marqua une pause et tendit l'oreille. De l'autre côté du panneau de bois, le silence était revenu.

— Tu penses que nous devrions laisser l'initiative à l'étranger.

Le calculateur marqua son approbation en s'abstenant de répondre.

— Je crois que ce sera seulement au prix de recherches intensives que nous pourrons trouver d'autres représentants de ce peuple disparu, continua Langur. Mais je suis décidé à tenter ma chance dès maintenant. Il doit bien exister un moyen pour entrer en contact avec cet être intelligent.

— Attends encore ! lui conseilla Logikor.

Mais l'explorateur était impatient. Ne valait-il pas mieux que l'étranger et lui-même fissent chacun la moitié du chemin ? Langur ne devait pas se baser sur des préjugés et classifier d'emblée la réaction de cette créature comme une attitude négative. Son cri

pouvait tout aussi bien constituer une forme d'accueil. D'ailleurs, il n'avait peut-être aucun rapport avec l'arrivée de Langur. Il était possible que l'étranger se fût trouvé dans un état qui l'avait obligé à se comporter de cette façon et pas autrement.

Langur continua à réfléchir dans cette direction.

Si ce peuple évolué avait disparu, il fallait admettre que ses derniers représentants se trouvaient dans une situation inconfortable, voire même terrifiante pour eux.

En définitive, ces étrangers avaient besoin d'aide !

Cette idée se mit à obséder les pensées de Langur. Il sentait instinctivement qu'il était proche de la vérité. Le cri qu'il avait entendu pouvait signifier un appel à l'aide.

Langur se permit une comparaison audacieuse.

Tout comme lui-même qui avait perdu le *Module*, l'inconnu se lamentait peut-être sur la perte de son peuple.

Vu sous cet angle, ils étaient semblables.

Naturellement, il aurait été absurde de communiquer ces réflexions à Logikor, car le calculateur n'aurait pas pu forger de conclusions à partir de données aussi abstraites.

— Je vais faire un test, annonça Douc Langur. Je vais retourner dans la salle. Dès que la créature recommencera à crier, je saurai qu'il existe un rapport de cause à effet entre mon apparition et sa réaction. Alors, je repartirai. Lorsqu'elle se sera tue de nouveau, je reviendrai encore vers elle. (Langur émit un sifflement exalté.) Cela pourrait constituer un début de compréhension mutuelle ! Puisque cette créature est intelligente, elle remarquera que je m'éloigne d'elle à chaque fois qu'elle se met à crier. Ce sera un bon point de départ.

— Selon le point de vue de Langur… nuança Logikor.

L'explorateur siffla d'un air entêté. Il fit pivoter le panneau de bois dans le corridor et s'avança dans la salle.

Il comprit au premier coup d'œil qu'il ne pourrait pas mettre son plan à exécution.

L'étranger avait disparu.

CHAPITRE XV

Le petit Arlo, il est pas né de la dernière pluie. Ça non !

— L'aphilisme représente la victoire du mal sur le bien, qu'il m'avait dit une fois, le cardinal. Jadis, on aurait dit que les démons et les esprits ont pris le dessus sur les puissances de la lumière.

Je suis sûr que cette chose est un démon.

Il est de mèche avec les aphiliens. C'est eux qui lui ont dit de venir ici pour leur rapporter des affaires. Le démon est avec des méchants, même s'il leur ressemble pas.

Je me calme un peu pendant que je réfléchis à tout ça. Maintenant, il est retourné dans le couloir. Il est peut-être parti chercher ses amis. Je me relève et je regarde autour de moi. Non, y'a pas de meilleure cachette. De toute façon, le démon m'a vu…

S'il revient, j'essaierai de l'attaquer.

Cette idée me fait peur. Mais je sais que je suis responsable aux yeux du cardinal. Il a toujours été gentil avec moi. Il a pris soin du petit Arlo. Il m'a toujours parlé sérieusement, comme à un homme normal, alors que je suis pourtant handicapé.

Je sens que mes jambes sont toutes molles.

J'arrive quand même à escalader une étagère jusqu'à la rangée supérieure. Je cherche une place pas trop loin de l'entrée. C'est par ici que le démon devra repasser s'il veut entrer de nouveau dans la salle. Je me laisserai tomber sur lui du haut de l'étagère et je le ferai tomber. Et si ça suffit pas pour le chasser, je le battrai !

Je tremble rien que de penser à ce que je veux faire. Mais en même temps, je me sens rassuré. J'ai plus aussi peur qu'avant.

Je me glisse sur le côté pour mieux voir la porte d'entrée.

Où qu'il est en ce moment ?

Les plus belles heures que j'ai passées avec le cardinal, c'était dans son petit bureau. Fosconti m'expliquait tout ce que j'arrivais pas à comprendre tout seul.

Il m'avait dit que ma maladie n'était pas si grave. Il fallait seulement avoir de la patience avec moi.

Je suis toujours content quand j'arrive à surprendre le cardinal avec ce que je sais. Et lui aussi est content de voir que j'arrive à apprendre. Le cardinal m'avait dit qu'il regrettait de pas avoir plus de temps à me consacrer. Tout seul, il a peut-être réussi à faire des progrès.

La porte a bougé !

Je me fais tout petit pour que le démon me voie pas trop tôt.

Il est vraiment bizarre, tellement étrange.

Il s'arrête. J'arrive pas à voir s'il a des yeux. Je sais même pas où se trouve sa tête.

S'il continue à avancer, il va passer juste en dessous de moi. Heureusement, il est pas très grand, même s'il a l'air très fort. Je sens quelque chose qui coule sur mon menton. C'est du sang. Je me suis mordu trop fort la lèvre parce que je voulais pas me remettre à crier. Si je fais du bruit, il devinera ce que je veux faire.

Tout d'un coup, il recommence à marcher.

Mais il rentre pas dans l'allée qui est juste devant lui. Il se met à longer les étagères, comme s'il voulait regarder dans toutes les allées une par une. Puis, je le vois disparaître derrière la dernière rangée.

Je peux pas l'avoir à cet endroit ! S'il reste là-bas, comment je vais faire pour l'attraper ?

Je l'entends qui fouille dans les affaires. Il y a des bruits de grattement. Il est sûrement en train de les abîmer.

Je peux pas le laisser casser quelque chose dans les affaires du cardinal.

Je redescends en bas de l'étagère. Ça m'est égal s'il peut m'entendre. Maintenant, il faut que j'essaye de le chasser.

♦

Après avoir examiné une dizaine de blocs de papier, Douc Langur était certain qu'un grand nombre de systèmes de symboles différents avaient été utilisés pour rédiger leur contenu. Cette constatation le rendit songeur, car il ne voyait pas du tout l'utilité de crypter le gigantesque message sous cette forme presque indéchiffrable. Naturellement, il restait possible que chacun de ces systèmes contînt l'intégralité du message, afin de laisser davantage de chances aux visiteurs de le comprendre. Il lui fallait donc déterminer lequel de ces systèmes serait le plus simple à comprendre pour lui.

Langur n'était pas très optimiste quant à ses chances de réussir à déchiffrer même une partie du message. Il fit cependant une découverte qui lui rendit confiance. Dans certains des blocs, des images étaient apposées à côté des symboles. L'explorateur comprit immédiatement que les deux éléments étaient en rapport direct.

Il pouvait commencer par établir quels étaient les signes correspondants à chaque image pour se donner une base de départ. Cependant, le sens de la majorité de ces représentations restait obscur pour Langur.

Certaines d'entre elles représentaient des membres du peuple évolué qui avait laissé ce message.

Alors que Langur s'apprêtait à sortir Logikor pour discuter de ses intentions avec lui, il perçut un bruit.

Il fit demi-tour et ressortit de l'allée.

Il se retrouva en face de la créature que, peu de temps auparavant, il avait vue couchée sur le sol en train de crier. Elle se dirigeait vers lui.

Il trouva remarquable la stabilité de sa démarche en dépit du fait qu'elle ne possédait que deux jambes plutôt grêles. Langur ne savait plus quelle attitude adopter. Il lui était difficile d'apprécier la signification de cette approche relativement rapide.

L'explorateur continua à observer attentivement l'étranger.

Quand il fut certain que celui-ci n'avait pas l'intention de ralentir sa course, il se prépara à l'attaque. Selon les critères de Langur, une agression physique était une chose haïssable, presque impensable de la part du représentant d'un peuple évolué. Mais il ne

disposait plus d'assez de temps pour exprimer son étonnement et son dégoût sous une forme ou une autre.

Le comportement de cette créature nécessitait une réaction de sa part.

L'anatomie et le métabolisme de ces êtres étaient totalement inconnus de Langur. Il était cependant assuré d'un point : ils n'étaient dotés que de forces physiques assez limitées.

Langur réagit par conséquent de façon très mesurée.

Il ouvrit ses deux bras et les referma autour de la créature. Durant un instant, celle-ci se débattit dans son étreinte tout en poussant de curieux cris. Puis, Langur la repoussa en arrière.

Son corps se plia en deux. Elle laissa échapper un son sifflant et alla s'affaler contre l'une des structures linéaires. Les blocs de papier qui y étaient rangés glissèrent et tombèrent sur la créature.

Langur attendit la suite sans broncher.

Il s'inquiétait déjà de savoir s'il n'avait pas agi trop brutalement et s'il n'avait pas blessé l'indigène.

La créature émit quelques sons plaintifs et s'éloigna de Langur en rampant sur le sol.

Pris de pitié, l'explorateur réfléchit à ce qu'il pouvait faire maintenant. Il ne voulait en aucun cas que ses relations avec l'indigène fussent perturbées dès le début par cet incident. Au regard du plan suivi par Langur, cela aurait été tout simplement désastreux.

Il sortit rapidement Logikor de sa poche.

— Il m'a attaqué ! Sous l'effet de la peur, manifestement… Que puis-je faire à présent ?

— Agis avec circonspection, conseilla le calculateur sphérique.

— D'accord, approuva Langur.

Il faillit s'avancer vers l'étranger pour l'aider à se remettre debout. Mais ce geste entreprenant aurait pu être interprété d'une manière totalement erronée.

Pour montrer sa bonne volonté, Langur marcha jusqu'à l'amoncellement de blocs de papier qui étaient tombés des rayonnages. Il commença à les ramasser pour les remettre à leur emplacement d'origine.

L'indigène ne l'avait pas quitté des yeux. Soudain, il poussa un cri strident et se releva. Il se jeta derechef sur Langur.

Cette fois, l'explorateur fut encore plus prudent que la première fois. Il esquiva l'attaque, si bien que la créature ne fit que le frôler avant de s'affaler une nouvelle fois sur le sol.

— Il semble être très soumis à ses émotions, jugea Logikor.

— C'est le moins qu'on puisse dire ! confirma Langur.

Sa supériorité physique lui était presque pénible. En songeant aux conséquences psychologiques que celle-ci pourrait avoir sur une éventuelle collaboration future, il se sentait presque désespéré.

L'indigène se releva et se retourna. En faisant de grands moulinets avec les bras, comme s'il s'était agi de deux massues, il avança de nouveau vers Langur.

L'explorateur para facilement l'attaque et se saisit de la créature. Cette fois, il lui décocha un léger coup de coude, qui suffit cependant à projeter son agresseur à l'autre bout de l'allée, où il parvint tout juste à se retenir à une structure.

— Mes intentions sont totalement pacifiques, annonça Langur tout en sachant que l'autre ne pouvait pas le comprendre. Je suis venu ici parce que j'ai un problème. Et même deux problèmes en fait. Je suis à la recherche du *Module* et de mon identité.

— Pourquoi lui parles-tu ? demanda Logikor.

— Je suppose qu'il peut interpréter les intonations de ma voix.

— C'est absurde.

— Oui, admit Langur sans détourner ses organes visuels de l'indigène. Ce qui m'étonne, c'est qu'il n'ait pas encore eu l'idée de m'attaquer avec une arme. Il doit bien posséder des armes.

— Cela peut encore venir, dit le calculateur.

— À moins qu'il ne me considère comme un robot ! (L'humeur de Langur s'assombrit.) Cela pourrait constituer une explication de son agressivité.

— Attention ! Il s'en va, avertit Logikor.

En effet, la créature bipède se retirait de plus en plus loin. Elle avait manifestement compris l'inanité de ses attaques. Une occasion d'entamer des négociations allait peut-être enfin se présenter.

Langur suivi prudemment l'étranger. Il veilla à maintenir une certaine distance avec lui, pour ne pas lui donner l'impression qu'il voulait l'agresser.

♦

Le démon est beaucoup plus fort que moi. Je peux rien faire pour protéger les affaires du cardinal. Il faut ficher le camp d'ici, mon petit Arlo. Mais il est dans l'entrée. Il me barre la route pour m'empêcher de sortir.

Je dois reculer. J'ai mal à cause des coups que le démon m'a donnés.

Il me reste un seul moyen pour sortir. Il faut que je grimpe sur les boîtes que j'ai empilées pour atteindre la lucarne. Après, je pourrai essayer de descendre sur la place le long du mur. Une fois en bas, je partirai en courant.

Fosconti m'a dit que dehors, il y a des aphiliens. Mais ils peuvent pas être pires que ce démon !

Je le vois qui me suit.

J'arrive au tas de boîtes. Elles sont restées comme je les avais mises.

Chaque mouvement que je fais me fait mal. Mais il faut que je continue. J'arrive à escalader le tas de boîtes jusqu'à la lucarne. J'ouvre la fenêtre d'un coup de pied.

J'ai le vertige en regardant dehors.

Mais il faut que j'essaye.

Je glisse mes jambes par la fenêtre. Je sens un appui sous mes pieds un peu plus bas. J'arrive à me redresser. Sur le mur, il y a beaucoup de prises et en faisant bien attention, je devrais réussir à descendre sur la place.

♦

À l'intérieur de la salle, l'explorateur Douc Langur dit à Logikor :

— Je ne m'étais donc pas trompé : ce sont bien des créatures volantes !

CHAPITRE XVI

Langur ressentit presque douloureusement le silence brutal qui indiquait la fuite de l'étranger, et très probablement l'échec de ses tentatives pour établir le contact avec lui.

Irrité, l'explorateur réfléchit pour savoir ce qui, dans son apparence ou sa conduite, avait pu provoquer cette si puissante réaction de rejet chez une autre créature intelligente.

— Je viens de mener à bien une analyse, dit la voix de Logikor en s'insinuant dans ses pensées.

— Eh bien ? s'enquit l'explorateur.

— Il s'agit de la pression atmosphérique de cette planète, fit savoir Logikor avec la voix impassible propre aux appareils robotisés.

— Oui, dit Langur. Nous avons déjà procédé à la mesure de ce paramètre à bord du *Fureteur* pendant la phase d'atterrissage.

— J'ai effectué des calculs concernant la pression de l'air et la masse corporelle de l'étranger, poursuivit Logikor. J'ai également tenu compte de la densité de l'atmosphère. Lorsque l'étranger t'a attaqué, j'ai pu acquérir des renseignements relativement précis sur son poids. Je peux affirmer que seules des créatures ne dépassant pas le quart de son poids seraient capables de se propulser dans cette atmosphère par la seule force musculaire.

— Et cependant, il s'est bien envolé !

— Non, le contredit Logikor. Il ne s'est pas envolé. Il est tombé.

♦

Je sais pas comment j'ai fait mon compte.

J'ai senti plein de crottes de pigeon sur la corniche où j'ai posé les pieds. J'ai dû faire un pas de travers et j'ai glissé.

La chute, c'était pas grave. Je suis très léger. J'ai vu tourner la place et tous les bâtiments autour de moi.

Mais c'est le choc qui m'a assommé.

Je peux plus bouger.

Maintenant, je suis allongé là, sur les pierres froides et mouillées. Mon corps est tout tordu. Je crois que je me suis cassé quelque chose. De là où je suis, je peux voir le dôme de la cathédrale.

C'est fichu, monseigneur !

Le petit Arlo est fichu, il pourra plus s'occuper de tes affaires.

Y'a pas de bruit sur la place. J'entends seulement les pigeons qui roucoulent. Y'en a qui viennent tout près de moi. Ils picorent sur les pierres. Ils ont du mal à trouver à manger, parce que les visiteurs viennent plus.

Le cardinal aurait pas dû s'en aller.

Pas si longtemps…

Il a toujours dit qu'il faut pas me laisser seul trop longtemps, à cause de ma maladie.

Si personne vient m'aider, je vais mourir ici. C'est pas pire que si les méchants étaient venus me chercher.

Les aphiliens, je veux dire…

Au moins, j'ai pas mal. Je sens plus rien, comme si mon corps existait plus.

Le dôme devient flou. On dirait qu'il est derrière une vitre sale. Mon regard se trouble. Mon souffle devient court et faible.

— Fosconti… que j'appelle tout bas.

Je peux pas parler plus fort.

J'ai plus de forces, et maintenant, ça me fait mal de parler.

Je veux pas mourir ici !

Le petit Arlo a pourtant travaillé assez longtemps avec le cardinal pour garder ses affaires. Il avait pas mérité ça.

Il commence à faire sombre autour de moi. Et pourtant, c'est pas encore la nuit qui tombe, je le sais.

J'entends les cloches qui sonnent, mais je sais pas quelle heure il est.

♦

Langur réagit avec une rapidité qu'il ne se connaissait pas. Il rangea promptement Logikor dans sa poche et sortit de la salle des paperasses. Il dévala la rampe vers le niveau inférieur du bâtiment.

Quelques instants plus tard, il se retrouvait à l'air libre, hors d'haleine.

— C'est bien ça ! s'exclama-t-il. L'indigène est tombé là-bas.

Il se remit à courir et arriva peu après aux côtés de l'étranger. Celui-ci ne bougeait pas et restait silencieux.

« S'il est mort, je suis responsable ! » pensa Langur avec un profond accablement.

L'étranger avait été à tout le moins sévèrement blessé dans sa chute.

Langur hésitait sur la conduite à tenir. Il n'osait pas toucher l'indigène, car il craignait de le tuer définitivement par un geste malheureux.

La créature donnait encore de faibles signes de vie.

L'explorateur ressortit Logikor de sa poche.

— Je suppose que cette créature a voulu sauter, dit-il d'une voix oppressée. Compte tenu de la pesanteur de ce monde, cela devait conduire à une catastrophe.

— Elle devait bien savoir les risques qu'elle prenait en agissant ainsi, fit remarquer Logikor. Si elle a effectivement sauté dans le vide, elle a agi sous l'emprise d'une émotion incontrôlable.

— Elle a eu peur de moi ! dit Langur d'une voix à peine audible.

— Elle a peut-être voulu descendre en se retenant à la façade du bâtiment, dit Logikor. Mais elle est tombée pour une raison quelconque. Je crois que cette hypothèse est beaucoup plus vraisemblable que celle d'un saut désespéré dans le vide.

— Elle vit encore ! constata l'explorateur.

Il devait faire un effort pour conserver le contrôle de ses pensées. S'il laissait ses émotions prendre le dessus, il commettrait certainement une erreur. Et ce n'était pas le moment.

Langur ne se faisait cependant aucune illusion.

Sa tentative pour établir le contact avec le représentant d'un peuple évolué avait tourné au fiasco. Il avait agi avec trop de précipitation et sans prendre le temps de réfléchir. Son comportement s'était caractérisé par un égoïsme aveugle.

Poussé par le désir de découvrir le plus tôt possible la vérité sur sa propre identité, il avait renoncé d'emblée à choisir la voie d'une approche amicale.

Quelles en seraient les conséquences ?

Comment réagirait l'ensemble des autres membres du peuple étranger quand ils apprendraient ce qui s'était passé sur le vieil astroport ?

— Que pouvons-nous faire pour l'indigène ? demanda-t-il à Logikor.

— J'affirme que nous ne pouvons rien faire, du fait que nous ne possédons pas assez de données, répondit le calculateur sphérique. Nous ne pouvons pas évaluer la gravité de ses blessures, car nous ignorons tout de sa physiologie. En conséquence, nous ne pouvons rien faire pour lui.

— Pourtant, il doit bien y avoir un moyen !

— Nous devons aller chercher de l'aide, suggéra Logikor. D'autres créatures de son espèce pourraient savoir ce qu'il faut faire.

— Oui, tu as raison, admit Langur. Mais nous ne savons pas où trouver ses semblables. Tu as bien vu l'état d'abandon de cette planète. Les derniers représentants de ce peuple doivent s'être terrés quelque part. Qui sait combien de temps nous mettrons avant de les retrouver ? (Langur siffla tristement.) Et même si nous trouvons quelqu'un, que ferons-nous ? Il faut s'attendre à de nouvelles complications.

— Je vais revérifier toutes les informations que nous avons recueillies, dit Logikor.

♦

J'y vois plus rien du tout !

Mais je sais que maintenant, tout ira bien.

Le cardinal Fosconti est revenu. Je le sens qui s'approche.

Je savais bien qu'il laisserait pas tomber le petit Arlo. Je le sens maintenant tout près. Il commence à s'occuper de moi.

Vous pouvez pas imaginer comme je suis heureux !

Je croyais que le cardinal reviendrait plus jamais.

Maintenant, les méchants aphiliens peuvent plus rien me faire. Le cardinal veille sur moi.

Si seulement je pouvais le voir et lui parler. Mais je suis trop faible.

Je voudrais dire au cardinal que y'a un démon dans la salle des affaires. Mais Fosconti s'en apercevra bien tout seul et il saura ce qu'il faut faire pour le chasser.

Pourquoi il m'a pas déjà pris dans ses bras pour me ramener ?

Il veut éviter de me faire mal.

Mais je veux pas rester ici, allongé par terre. Le cardinal doit bien le savoir. Il a sûrement demandé de l'aide. Ou alors il préfère rester seul, pour que personne sache ce qui se passe ici.

J'essaye de parler, mais j'arrive pas à sortir un son.

Une grande lumière passe devant mes yeux. Puis, il y a un bruit de tonnerre.

Des gouttes d'eau tombent sur mon visage.

Il pleut encore.

Avant, c'était jamais comme ça ici.

Il serait temps que le cardinal n'emporte. J'ai pas envie de rester sous la pluie.

Mais je suis sûrement trop impatient. Fosconti sait bien ce qu'il fait.

♦

L'ambiance créée par les décharges électriques dans l'atmosphère et le tonnerre grondant dans les nuages ne pouvait qu'aggraver l'humeur de Langur. Un peu plus tard suivirent des précipitations sous forme de gouttes.

— Crois-tu que ce liquide puisse représenter un danger pour l'indigène ? demanda Langur au calculateur.

— Pas directement, répondit ce dernier.

— Je sais ce que je vais faire, annonça l'explorateur d'un air résolu. Je vais transporter le blessé à bord du *Fureteur*.

Sans laisser le temps à Logikor d'élever des objections, Langur le déconnecta et le rangea dans sa poche. Il était conscient que déplacer le blessé pouvait s'avérer dangereux pour lui. Mais il se sentait tellement impliqué dans cette affaire qu'il se considérait tout simplement obligé de faire quelque chose.

Langur replia ses quatre jambes et se pencha au-dessus de la créature. Il fit à ce moment une étonnante constatation. Ce qu'il avait tenu auparavant pour des replis de peau était en réalité une sorte d'épiderme artificiel. La peau naturelle de la créature n'était visible qu'en quelques endroits : autour de ses griffes et de l'excroissance sphérique supérieure portant ses organes sensoriels.

Pourquoi l'indigène portait-t-il cette combinaison ?

Il avait manifestement besoin de protéger son corps. Peut-être à cause de produits chimiques avec lesquels il travaillait ? Ou bien s'agissait-il seulement d'un système d'isolation ?

Langur mit en marche ses analyseurs. La peau artificielle de l'indigène ne montrait aucune propriété particulière. À vrai dire, elle ne lui servait à rien. Même les gouttes de liquide la pénétraient et venaient mouiller sa peau naturelle.

Langur glissa ses bras sous le corps de l'indigène et le souleva délicatement. Le blessé émit quelques sons qu'il ne fut pas capable d'interpréter. Langur aurait voulu lui dire des paroles rassurantes, mais il se retint. Le risque d'une incompréhension totale était trop grand.

L'explorateur se redressa avec précaution et se mit lentement en marche en direction du *Fureteur*. Il veilla à ne pas trop secouer le corps de l'inconnu.

À présent, les précipitations s'étaient transformées en véritable torrent tombant du ciel. Toute cette pluie diminuait la sensibilité des organes sensoriels de Langur répartis à la surface de son corps.

Langur pressa le pas, car il s'attendait à ce que le temps se dégradât encore davantage.

Le signal d'alarme de l'astroport (ou quoi que ce fût d'autre) se mit à résonner une nouvelle fois.

Langur se souvint de la dernière série de tonalités : un, deux, trois, douze. Exactement ce que Logikor avait prédit. Les séries un, deux et trois avaient déjà sonné depuis. Langur s'attendait donc à entendre maintenant treize coups successifs. Mais l'installation ne sonna qu'une seule fois.

Langur se sentit déconcerté.

Il n'eut pas le loisir de réfléchir plus avant à cette question, car il venait d'atteindre le *Fureteur*. Il s'engagea entre deux des globes spongieux et pénétra dans le sas.

Une fois à l'intérieur du petit vaisseau, il déposa l'étranger sur le sol.

Pour être honnête avec lui-même, il devait reconnaître qu'il n'avait abouti à rien. Il n'avait fait que transporter l'indigène d'un endroit à un autre, mais il n'avait pas pu améliorer son état.

À cet instant, il lui vint une idée fantastique.

Que se passerait-il s'il plaçait la créature dans le champ antigrav de son hexacellule ? Quand il y séjournait lui-même, il regagnait force et vitalité. Évidemment, ses effets pouvaient être complètement opposés avec l'indigène.

Cependant, la créature était si gravement blessée qu'elle était pratiquement condamnée à mort. Douc Langur devait donc tout tenter pour la sauver.

Il prit Logikor et lui exposa son projet.

— Ce traitement se fonde uniquement sur des spéculations, jugea la sphère ainsi qu'il s'y était attendu. Les conséquences pourraient être irréversibles.

Langur restait encore hésitant. Il savait bien que Logikor ne pouvait pas l'encourager dans cette voie. Mais lui restait-il un autre choix ?

Il pouvait simplement attendre la mort de l'indigène.

Mais il pouvait aussi l'introduire dans le caisson en espérant un miracle.

« J'ai fait fausse route depuis le début ! » songea Langur avec désespoir.

Il aurait voulu pouvoir retrouver le *Module* et reprendre le cours de ses missions scientifiques préprogrammées. Depuis qu'il s'était écarté de la Boucle infinie, pour aller explorer ce système solaire apparu de façon aussi inattendue au centre d'une galaxie inconnue, il s'était retrouvé impliqué dans des événements qui dépassaient manifestement ses compétences.

Si seulement il pouvait retrouver la mémoire !

Ses souvenirs concernant sa patrie et ses relations avec d'autres êtres auraient pu l'aider. Dans les conditions actuelles, il devait se fier à son instinct. Le fait même qu'il avait des idées semblait prouver que son subconscient dissimulait un savoir bien plus vaste que celui dont il semblait disposer formellement.

Pourquoi donc lui manquait-il la clef pour accéder à ce savoir ?

Il demeura un certain temps perdu dans le cours de ses pensées.

Par la porte du sas restée ouverte, il entendait le bruit de la pluie crépitant sur les pierres du vieux champ d'atterrissage. Les éclairs et les coups de tonnerre se succédaient maintenant presque sans interruption. La température avait fortement chuté.

Langur alla refermer le sas.

Il désopacifia la grande coupole de proue pour observer l'extérieur.

Le champ d'atterrissage restait désert. Personne n'était venu pour aider l'indigène. Langur en déduisit que personne non plus n'avait observé son passage. L'étranger devait vivre seul en ces lieux.

Une idée totalement folle traversa l'esprit de Langur.

Et si cette créature était un spationaute égaré qui n'aurait pas du tout appartenu à cette civilisation ?

« Non ! » décida-t-il.

Tout ce qu'il avait pu constater, aussi bien les statues de pierre perchées sur le toit du bâtiment que les images accrochées à l'intérieur, allait à l'encontre de cette hypothèse. En outre, il aurait retrouvé le vaisseau spatial de l'inconnu.

Douc Langur ouvrit le tube antigrav de son hexacellule. Il résista à l'impulsion qui le poussait à y pénétrer lui-même pour entrer dans une période d'oubli et de bien-être.

Il souleva l'indigène et le glissa dans le tube. Le corps fut saisi par le champ d'apesanteur et plana librement dans le caisson.

Puis, Langur referma le tube.

— Tu commets sûrement une erreur, commenta Logikor.

— Peut-être, répondit Langur sur un ton buté.

Il était tellement déprimé qu'il aurait préféré aller se cacher n'importe où.

« Quel bel explorateur je fais ! » pensa-t-il avec ironie. « Dès que je suis confronté à l'imprévu, je ne sais plus quoi faire. »

Cela tenait-il au fait qu'il n'avait pas été programmé pour ce genre de situation ?

N'était-il en réalité qu'une extension complexe de Logikor ?

Autrement dit, un robot ?

CHAPITRE XVII

Quatre jours après son départ de l'Altiplano, Alaska Saedelaere entrait dans la ville d'Arequipa sur le dos de son cheval, qu'il avait décidé d'appeler Marduk.

Le spectacle de cette ville déserte où avaient vécu autrefois plusieurs centaines de milliers de personnes eut un effet démoralisant sur l'homme masqué. Il avait secrètement espéré rencontrer des survivants dans la première grande ville qu'il atteindrait.

Callibso voyageait dans une petite sacoche qu'Alaska avait attachée à la selle. Il n'avait pas voulu laisser le petit chien courir derrière le cheval à cause des orages qui éclataient de façon ininterrompue.

Le claquement des sabots du cheval résonnait de façon sinistre dans les rues désertes.

Alaska fit stopper sa monture devant un centre commercial. Il mit pied à terre. Son dos, ses jambes et ses fesses étaient perclus de courbatures.

« Pas étonnant ! » pensa-t-il.

C'était la première fois de sa vie qu'il voyageait à cheval et il n'était pas un très bon cavalier. Il faisait confiance, dans ce cas également, à son activateur cellulaire pour l'aider à surmonter ses douleurs physiques.

Dans les rayons d'un magasin, Alaska trouva de nombreuses horloges fonctionnant sur piles. Si l'on pouvait se fier à ce qu'elles indiquaient, on était aujourd'hui le 15 janvier 3582.

C'était le 24 avril 3581 qu'Alaska avait pénétré à l'intérieur du trou noir créé à bord du *Sol* par les Spécialistes de la Nuit.

À l'échelle des durées cosmiques, il ne s'était trouvé que brièvement isolé de l'histoire humaine. Cependant, beaucoup d'événements pouvaient survenir en l'espace de trois trimestres.

Au cours de ces dernières nuits, Saedelaere avait pu établir que la Terre ne se trouvait plus au sein du Maelström. Il avait vu apparaître dans le ciel nocturne des configurations d'étoiles inconnues de lui.

Où la Terre se trouvait-elle ?

Comment était-elle parvenue dans cette région inexplorée de l'univers ?

L'homme masqué était persuadé que ce déplacement de la Terre était en rapport avec la disparition de l'humanité. Mais il n'était pas en mesure de découvrir la nature exacte de ce rapport.

Quarante-deux ans plus tôt, au mois de juillet 3540, Alaska Saedelaere avait quitté la Terre à bord du *Sol*.

Et à présent, des circonstances mystérieuses l'avaient ramené sur sa planète natale.

Cependant, la Terre avait de nouveau changé de position et l'humanité avait disparu, comme si un gigantesque dispositif d'aspiration programmé pour enlever uniquement les êtres humains avait balayé la surface de la planète et dépeuplé toutes ses cités.

Alaska se ressaisit et détacha son regard des horloges.

Il ne devait pas oublier que son objectif était de rejoindre Empire-Alpha à Terrania-City. C'était le seul endroit où d'éventuels survivants avaient pu se regrouper.

« À condition qu'il reste des survivants ! » se corrigea Alaska en frissonnant.

Cette restriction impliquait que toute l'humanité aurait trouvé la mort. Et Alaska ne voulait pas croire à une pareille hypothèse.

L'effet Waringer pouvait-il être à l'origine de la disparition des êtres humains ?

Toute spéculation à ce sujet aurait été oiseuse.

Alaska saisit les rênes de Marduk et s'avança plus loin dans la ville.

Il longea de nombreux bâtiments et passa devant le crématorium public. Alaska ignorait si l'aphilisme avait entraîné des modifications dans les rites funéraires. À l'époque où il vivait encore sur la Terre, tous les morts n'ayant pas fait don de leur corps à une quelconque banque d'organes finissaient dans les convertisseurs des services publics. Une autre forme très populaire de funérailles consistait à faire larguer son corps dans l'espace.

Saedelaere attacha solidement Marduk à un pilier métallique et aida Callibso à sortir de son étroite sacoche.

Il pénétra ensuite dans le crématorium. Avec hésitation, il ouvrit l'un des cercueils réfrigérés posés devant le convertisseur.

Le corps parfaitement conservé d'une femme âgée reposait à l'intérieur.

Alaska n'eut pas besoin d'ouvrir les autres cercueils pour connaître la réponse à la question qu'il se posait secrètement : la tragique disparition des êtres humains s'était limitée aux vivants.

Les morts étaient demeurés sur la Terre.

« Les réfrigérants du crématorium vont finir par tomber en panne », songea Alaska.

Il s'assura que le convertisseur fonctionnait encore avant d'y faire passer tous les cadavres restés en attente dans leurs cercueils.

Après cela, il ressortit du crématorium.

Callibso l'accueillit en jappant.

Alaska s'occupa d'abord de trouver de la nourriture pour ses deux compagnons. Puis, il entreprit une fouille systématique des plus grands bâtiments.

Il y trouva de nombreux magazines, des bandes d'information et aussi des journaux intimes.

Après les avoir étudiés, il put se faire une image assez exacte du cours des événements.

Durant l'automne de l'année 3581, probablement au mois d'octobre, la terre avait été entraînée dans le Gouffre du Maelström en même temps que Médaillon, Château-Goshmos et la Lune. L'humanité était prévenue de l'arrivée de cette catastrophe : cela ressortait clairement de tous les enregistrements découverts par Alaska.

Cependant, l'absence de toute population à la surface de la Terre ne s'expliquait toujours pas. En effet, tous les témoignages rapportaient sans ambiguïté que les tentati-

ves de fuite vers l'espace à l'approche du cataclysme s'étaient soldées par des échecs. Apparemment, une série d'incidents inexplicables avait détruit les vaisseaux spatiaux construits dans ce but.

Le chaos devait s'être installé dans de nombreuses régions de la Terre avant sa chute dans le Gouffre. Un dictateur aphilien nommé Trevor Casalle avait même pris le pouvoir.

Saedelaere apprit un peu plus loin qu'un mystérieux médicament appelé le *Comprimé* avait fait son apparition juste avant la catastrophe. Grâce à lui, nombre de personnes avaient pu être guéries de leur aphilisme au dernier moment.

Ces informations corroboraient la note manuscrite précédemment découverte par Alaska.

Alaska était convaincu qu'il pourrait facilement reconstruire dans tous ses détails l'histoire vécue par l'humanité au cours de ces quarante-deux dernières années. Une question cependant demeurait sans réponse.

Elle tournait dans son esprit de façon obsédante.

Où étaient donc partis tous les êtres humains ?

♦

L'arrivée d'une tempête accompagnant la tombée du jour contraignit Alaska à interrompre ses recherches visant à trouver un glisseur en état de marche. Il voulait dénicher un petit véhicule non protégé par un code d'accès et qu'il pourrait piloter manuellement aux prix de modifications minimes.

Il restait persuadé que la chance finirait bien par lui sourire.

Lorsqu'il s'envolerait pour Terrania-City, il devrait laisser Marduk derrière lui. Mais dans tous les cas, il emmènerait Callibso.

Le vent se mit à souffler avec la force d'un ouragan, accompagné par une pluie comme Alaska n'en avait jamais connu, même sur des planètes primitives. Depuis que Nathan avait été déconnecté, le contrôle météorologique n'existait plus. Alaska craignait que ces phénomènes ne représentassent que le début d'une catastrophe écologique à l'échelle de la planète.

Faute de trouver un meilleur endroit, il choisit de passer la nuit dans une taverne avec ses deux compagnons. Machinalement, il verrouilla la porte de l'intérieur bien que sa raison lui dît que c'était une précaution totalement superflue. Mais il ne pouvait se départir d'une certaine anxiété dans cette grande ville abandonnée.

Alaska trouva un lit disposé dans l'arrière-salle. Callibso l'avait déjà adopté et s'y était roulé en boule.

Dehors, l'ouragan faisait rage.

Le vacarme était indescriptible. Alaska entendait des véhicules être renversés par le vent et des pans entiers de bâtiments s'effondrer dans les rues.

Au milieu de la nuit, il fut contraint de quitter son refuge. Un torrent d'eau et de boue avait défoncé les fenêtres et se déversait dans la salle principale. Marduk poussait des hennissements d'effroi.

Alaska fit tout son possible pour conduire l'animal vers l'extérieur. Mais Marduk renâclait sous l'effet de la panique. Il se cabra violemment et finit par échapper à Alaska.

L'homme masqué fourra Callibso dans sa sacoche et sortit de la taverne.

Mais il n'alla pas loin.

Une puissante rafale de vent se saisit de lui et le plaqua à terre.

Il se retrouva le visage dans la boue, pouvant à peine respirer.

Il rampa à quatre pattes pour aller se mettre en sécurité à l'abri d'un mur.

La puissance de l'ouragan ne cessait de croître.

Il allait probablement détruire la plus grande partie d'Arequipa.

La nature avait commencé à se réapproprier tout ce que l'homme avait conquis sur elle au cours des millénaires passés.

L'homme solitaire recroquevillé derrière un mur pouvait seulement attendre la fin de la tempête.

Il était retombé très vite des hauteurs de la philosophie cosmique dans la dure réalité. Il aurait été inutile de vouloir analyser la cause de ces événements. Il devait simplement les accepter.

« Par toutes les planètes ! » se dit Alaska avec ébahissement. « Serais-je en train de devenir fataliste ? »

CHAPITRE XVIII

Debout devant le caisson antigrav de son hexacellule, Douc Langur se disait avec découragement qu'il avait échoué sur toute la ligne pour résoudre les questions posées par cet indigène. Il se demandait à présent combien de temps il devait laisser flotter l'étranger dans l'hexacellule.

Il demanda conseil à Logikor. Non parce qu'il espérait recevoir une réponse détaillée à ses interrogations, mais parce que le silence régnant à l'intérieur du *Fureteur* commençait à lui peser.

Logikor lui fournit évidemment la réponse qu'il attendait.

— Je ne possède pas assez de données !

Langur s'assit sur le sol en face du caisson et se mit à parler au blessé.

— Je sais qu'à l'intérieur de ce caisson, tu ne peux pas m'entendre, commença l'explorateur. De toute façon, tu ne comprendrais pas le sens de mes paroles, car nous sommes deux créatures complètement étrangères qui ne parleront jamais le même langage. En réalité, ce n'est pas à toi que je m'adresse, mais c'est à Douc Langur, un explorateur chargé de mission par l'Impératrice de Therm. Je ne peux pas exiger que tu me comprennes, étranger, puisqu'en principe tu ne m'entends même pas. Je ne sais pas qui je suis, ni d'où je viens, et encore moins comment tout cela a pu arriver. J'en sais encore moins sur moi-même que sur n'importe quelle pierre que je pourrais soumettre à mon analyseur.

» Crois-tu qu'il est agréable de vivre dans une telle ignorance de soi ?

» Tu es blessé et tu vas probablement mourir par ma faute. Et pourtant, tu possèdes un avantage considérable sur moi : tu sais exactement qui tu es, d'où tu viens et ce que tu as fait au cours de ta vie.

» Est-ce que cela n'est pas étrange ?

» J'aimerais savoir ce que tu penses de moi, à supposer que tu sois encore capable de percevoir ma présence.

» Si nous en sommes à ce point maintenant, c'est parce que tu as eu peur de moi. Qu'est-ce qui a pu déclencher cette peur en toi ? Est-ce mon apparence ou bien la soudaineté de mon apparition ?

» Je ne pourrai sans doute jamais te le dire, mais je n'ai pas souhaité que notre rencontre prenne ce tour dramatique. C'est mon obstination maladive qui m'a poussé à chercher en toi des réponses à mes propres questions.

» Alors que la réponse ne peut se trouver qu'en moi-même.

» Je crois que je n'ai pas fait preuve d'assez de modestie. Tu m'auras au moins appris cela. Un chercheur ne doit pas travailler avec des buts purement égoïstes.

» L'Impératrice de Therm, pour autant qu'elle existe, doit avoir des objectifs aussi erronés que les miens. Comment expliquer autrement la construction d'un vaisseau aussi colossal que le *Module*, emportant d'innombrables explorateurs à son bord, dans le seul but de résoudre l'énigme de toute existence ?

Langur marqua une pause et prit une profonde inspiration.

— Mais ce n'est pas cela que je voulais te dire, continua-t-il au bout d'un moment. Il y a autre chose qui m'apparaît beaucoup plus essentiel.

Il se releva et vint se placer tout contre le caisson antigrav.

— J'aimerais être sûr que tu me pardonnes, étranger, ajouta-t-il à voix basse.

— Il ne comprend pas ce que tu dis, intervint Logikor à ce moment.

— Je le sais bien, répondit Langur. Je ne fais qu'obéir à un besoin émotionnel.

— Qu'allons-nous faire ensuite ? demanda Logikor.

— Dès que ce problème sera résolu, nous partirons.

— Nous quittons cette planète ?

— Absolument pas ! le contredit l'explorateur. Nous allons nous rendre sur l'un des grands spatioport centraux.

Langur se sentit lui-même étonné par sa réponse. Après les événements qui s'étaient déroulés ici, sa propre conduite ne lui paraissait pas le moins du monde inconsistante. Il cherchait peut-être inconsciemment une occasion de réparer l'erreur qu'il avait commise.

Naturellement, il devait d'abord tirer les leçons de cette erreur.

S'il devait une nouvelle fois rencontrer un ou plusieurs indigènes, il lui faudrait complètement modifier son attitude. Son approche devrait être beaucoup plus prudente.

Langur était résolu à élaborer un plan en conséquence. Le temps des réactions instinctives était révolu.

— Écoute-moi, ordonna-t-il à Logikor. Je veux que tu travailles à un plan tenant compte de toutes les informations disponibles et qui nous permette d'approcher d'autres créatures de cette espèce sans aboutir à un nouveau drame.

— Dois-je intégrer à mes calculs le modèle comportemental de l'étranger ? Du moins, ce que nous en savons ? interrogea le calculateur.

— Comment voudrais-tu faire autrement ? le rabroua Langur.

— Il est possible que d'autres indigènes fassent preuve d'une attitude complètement différente, expliqua Logikor.

— C'est absurde, répliqua Langur. Cela ne serait possible que s'il s'agissait de représentants d'un autre peuple. Dans ce cas, nous devrions bien entendu réfléchir à une nouvelle méthode.

— Je vais donc travailler à partir de ce que nous savons, assura Logikor.

— Bien ! dit Langur avant de reporter son attention en direction du caisson antigrav de l'hexacellule. Je me demande si nous ne devrions pas commencer à le faire sortir graduellement. Son état a eu le temps d'évoluer, que ce soit dans un sens ou un autre.

Logikor garda le silence. Il n'avait pas été conçu pour formuler des hypothèses ou émettre des spéculations.

— Attendons encore, se dit Langur à lui-même. Attendons encore un peu. Cela l'aidera peut-être.

CHAPITRE XIX

Seul un fou pouvait avoir l'idée que cette créature venue de l'espace était un démon ! Un fou : c'est bien ce que j'ai été durant de si nombreuses années de mon existence.

À présent, en état d'apesanteur dans cet étrange caisson placé à bord d'un vaisseau spatial, je ne souffre plus et je me sens presque heureux. Je m'aperçois que j'ai passé la majeure partie de ma vie à végéter.

Je dois sans doute cette circonstance tragique à une humanité aphilienne qui ne faisait preuve d'aucun sens des responsabilités pour les handicapés mentaux.

Je ne suis pas " le petit Arlo ", ainsi que j'avais pris l'habitude de me nommer dans ma simplicité d'esprit. Pour autant que je puisse m'en souvenir, je m'appelle en réalité Arlo Corbucetti.

Je crois que j'ai cinquante-six ans.

Ma maladie m'a certes préservé de l'aphilisme, mais le prix à payer a été bien lourd pour moi.

Sans l'aide du cardinal Fosconti, je serais mort.

Évidemment, Fosconti n'est pas un vrai cardinal. Il est seulement le conservateur d'une très vieille bibliothèque de l'ancien État du Vatican. Il ne portait vraisemblablement le titre de cardinal que par une étrange lubie personnelle. Quoi qu'il en soit, Fosconti a dû être une personne respectable, même pour les aphiliens. Fosconti était immunisé. Et il a fait preuve d'un grand courage. C'est seulement grâce à lui que j'ai pu survivre aux années les plus noires de l'aphilisme.

C'est seulement maintenant que je comprends, en me remémorant les informations que m'avait données Fosconti, que la Terre est finalement tombée dans le Gouffre du Maelström.

C'est depuis ce jour que je n'ai plus vu personne. Il faut croire que presque tout le monde est mort.

C'est une terrible perspective. Mais de toute façon, la société aphilienne était tôt ou tard condamnée à disparaître de la même manière.

Fosconti m'avait expliqué une fois que deux sentiments étaient nécessaires pour permettre aux hommes de vivre ensemble : la compréhension mutuelle et la compassion.

Je suis sûr qu'il avait raison. Et ces deux sentiments avaient complètement disparu chez les aphiliens.

Dans ma folie, j'ai mal évalué beaucoup d'événements et je me suis complètement trompé sur nombre de choses.

À cause de cela, je vais mourir des blessures occasionnées par ma chute.

Je n'étais tout simplement pas capable de comprendre que ce visiteur inconnu cherchait seulement à entrer en contact avec moi.

L'étranger a essayé de m'aider en me plaçant dans ce caisson où la pesanteur est supprimée. Par ce geste, il m'a libéré de mon handicap. Mais je doute que ce traitement soit en mesure de guérir mes graves lésions internes.

Je sens que j'approche de ma fin, mais cela ne m'effraie pas.

Je jouis des dernières heures de ma vie comme une personne normale et raisonnable. Et aussi comme un être sensible, puisque je ne suis pas aphilien.

L'étranger se tient debout devant le caisson.

Il ne possède pas d'yeux, ni d'organes sensoriels comparables, mais je suis certain qu'il peut me " voir " d'une façon ou d'une autre.

J'aimerais pouvoir m'entretenir avec lui et lui exprimer ma reconnaissance.

Mais c'est impossible.

Je regrette également de ne pas pouvoir parler au cardinal dans mon état normal. J'aurais aimé lui expliquer comment je vois le monde à présent.

Je me demande comment ce visiteur étranger a pu me trouver.

Était-ce un hasard ?

Mais le hasard existe-t-il ?

Monseigneur ! Voyageur inconnu ! Écoutez-moi !

L'aphilisme a été le pire fléau de toute l'histoire de l'humanité. Cette maladie avait détruit l'âme même des individus.

S'il reste encore des Hommes survivant quelque part, je veux espérer qu'ils mériteront un jour de porter de nouveau ce nom.

Fosconti m'avait fait savoir qu'un médicament, apparu peu avant la chute de la Terre dans le Gouffre du Maelström, permettait de guérir les gens de l'aphilisme.

Ainsi, la majorité des êtres humains, tout en feignant de rester aphiliens, avaient pu attendre leur fin sans demeurer dans cet état indigne.

D'où venait ce médicament ?

Il n'existait certainement pas assez d'immunisés sur la Terre pour pouvoir le distribuer à grande échelle. Et pourtant, il s'est répandu très largement et très rapidement.

Ce fait me laisse espérer qu'il existe quelque part des forces plus puissantes que l'aphilisme.

Je sens que je m'affaiblis de plus en plus.

Monseigneur ! Spationaute inconnu !

C'est Arlo Corbucetti qui vous appelle.

Pour la dernière fois...

CHAPITRE XX

— Maintenant, je vais le faire sortir, annonça Douc Langur en s'avançant vers le caisson antigrav de son hexacellule.

— Je ne vois aucune amélioration de son état, remarqua Logikor.

— C'est vrai, concéda l'explorateur. Mais il ne faut pas juger trop vite. Cela peut conduire à commettre de graves erreurs. (Sa voix prit un ton pensif.) D'une certaine façon, j'ai la sensation qu'il voulait me communiquer quelque chose.

— Tu te trompes, répliqua Logikor. Il n'a même pas bougé.

— Tout de même, on doit toujours se fier à certains états émotionnels, insista Langur.

Il ouvrit la porte de la cellule. L'indigène bascula en avant. Langur le rattrapa habilement pour l'empêcher de tomber.

— Il ne vit plus, constata-t-il, ébranlé. C'est de ma faute. Je l'ai mené à la mort.

— Il ne faut pas confondre la cause et l'effet, explorateur, dit le calculateur.

— Cesse de m'appeler explorateur ! s'emporta Langur. Je ne veux plus porter ce titre tant que je n'aurai pas réparé ma faute.

Il éteignit Logikor et le rangea dans sa poche. Puis, il emporta l'étranger à l'extérieur et le déposa doucement sur le champ d'atterrissage.

Ensuite, il remonta à bord du *Fureteur* et décolla.

Son objectif était l'un des grands astroports centraux de la planète.

Presque au même instant, à des milliers de kilomètres de là, de l'autre côté de l'océan Atlantique, un homme nommé Alaska Saedelaere découvrait enfin un glisseur en état de marche. Il entama aussitôt ses préparatifs pour un voyage en direction de Terrania-City.

Et c'est ainsi que ces deux créatures complètement étrangères et qui ignoraient tout l'une de l'autre, comme guidées par une main invisible, se dirigèrent vers un but commun.

C'était là, à Terrania-City, la plus grande ville fantôme de la Terre, qu'elles devaient finir par se rencontrer...

FIN

L'Univers de

L'avancée de l'humanité à travers l'espace se double d'une progression au sein de ses dimensions. L'Homme terrestre, habitué au mode de pensée tridimensionnel, a reconnu la nature quadridimensionnelle de l'univers dès que ses astronefs ont atteint des vitesses proches de celle de la lumière. Et avec l'invention de la propulsion supraluminique, il a dû prendre en compte une dimension encore supérieure. Il lui a fallu admettre que l'univers à quatre dimensions est inclus dans un Cosmos comportant un nombre encore plus élevé de dimensions.

Les dimensions de la culture

Il existe une analogie remarquable entre les niveaux de culture interstellaires et l'imbrication des dimensions. L'homme primitif, le premier habitant de la savane et des forêts vierges, ne connaît que lui-même, les membres de sa tribu et les animaux qu'il s'agit de chasser pour se nourrir. Plus tard, ayant progressé sur le chemin de la civilisation, il apprend à connaître les tribus voisines contre lesquels il peut être amené à faire la guerre. Mais cette connaissance reste encore limitée à une minuscule fraction de la surface de sa planète natale (dont il ignore d'ailleurs que c'est une planète).

La première grande avancée se produit au moment où l'homme primitif apprend à construire des véhicules lui permettant de traverser les mers de sa planète. Cette invention l'amène à rencontrer des cultures qui lui étaient complètement étrangères auparavant. Il peut découvrir la totalité du monde où il vit. Cette exploration lui permet de donner une dimension globale à sa pensée.

Mais l'être primitif reste toujours confiné à la surface de sa planète. Il ne peut pas encore établir de contact avec les cultures existant sur d'autres mondes. Aux yeux des civilisations pratiquant le voyage spatial, il passe pour un sous-développé (à l'instar des Indiens de la forêt vierge aux yeux des peuples navigateurs). Il lui reste encore à franchir un pas décisif : il doit s'arracher à la surface de sa planète pour s'avancer dans l'espace interstellaire, puis intergalactique, découvrant au passage les peuples frères qui ont déjà développé des civilisations de nature cosmique.

La confrontation entre des êtres intelligents et leurs cultures respectives obéit toujours au vieux principe : " Qui se ressemble s'assemble ". Les Terraniens, depuis qu'ils se sont lancés à la conquête de l'espace, ont appris à connaître les Arkonides, les Akones, les Passeurs, les Ferroliens, les Topsides... Autant de peuples dont les cultures, au final, ressemblent à la leur. Le Terranien voyageant au XXI^{e} siècle à bord de son vaisseau spatial de type arkonide, pour aller visiter les Ferroliens sur Ferrol,

les Arkonides sur les Trois-Planètes ou les Akones dans le Système bleu, se croit arrivé au sommet de son évolution. Il pense avoir atteint le plus haut degré de développement technique. Sa culture se trouve au même niveau. Elle est d'une dimension comparable celle des autres peuples stellaires. Le Cosmos est devenu son espace vital. Que peut-il espérer d'autre ? Peut-il même imaginer que l'évolution puisse aller au-delà du niveau atteint par l'humanité sillonnant l'espace ? Si oui, quelle sorte de créatures en seraient capables ? Et quelle culture auraient-elles développé ?

L'Homme (l'Homme terranien) a découvert très tôt dans sa carrière de galactonaute des indices montrant qu'il existe dans l'univers des peuples encore plus développés que lui-même : l'Immortel de Délos, par exemple. L'Immortel relève d'un niveau culturel avec lequel l'homme n'est pas encore entré en contact. Et l'Immortel lui-même conteste l'idée selon laquelle il serait une créature insolite et unique en son genre, dont on ne trouverait aucun autre exemple dans le Cosmos. Il doit donc exister un autre niveau, une autre dimension, que l'homme n'a pas encore atteints. Il ne dépend que de lui-même de faire les progrès nécessaires. Sa confrontation avec le Concile des Sept, qui s'est concrétisée essentiellement par l'invasion de la flotte des Larins, a représenté un nouvel élargissement de l'horizon de l'humanité. Soudain, une culture dont on ignorait tout jusqu'à présent est apparue comme surgie du néant, tout simplement parce qu'elle existait sur le plan d'une autre dimension : la dimension des alliances multigalactiques. Il est intéressant de noter que cette rencontre avec les Larins, bien qu'elle ait mené à la chute de l'Empire solaire, a en réalité précipité et accentué l'aspiration à l'élévation de la culture terranienne. Car le Concile des Sept ne se serait pas soucié de la Voie lactée s'il n'avait pas pris conscience du danger représenté par ce jeune peuple stellaire, engagé sur la bonne voie pour devenir partie prenante dans les alliances multigalactiques.

Quelle est la prochaine étape qui attend l'humanité ? Déjà, les premiers indices se font jour. Douc Langur, qui ne sait pas lui-même s'il est un être vivant ou bien une machine, doit être considéré comme le représentant d'une culture ayant atteint un niveau encore plus élevé que celui des alliances multigalactiques. Le *Module* est l'œuvre d'une culture avec laquelle l'humanité n'avait encore eu aucun contact, parce qu'elle existe sur un niveau beaucoup plus élevé que le sien. Quant à l'autre vaisseau spatial, venu brièvement observer la Terre après sa matérialisation soudaine, on doit également supposer qu'il est originaire d'une dimension culturelle plus élevée.

Un nouveau chapitre de l'histoire humaine vient de s'ouvrir. L'Homme, qui était encore seize siècles plus tôt enchaîné à la surface de sa planète, commence à prendre contact avec une dimension culturelle supérieure. Cette dimension est peuplée de créatures comme l'Immortel, les passagers du *Module*, mais aussi… Clermac ! La confrontation est désormais imminente. Elle sera décisive pour le destin futur de l'humanité, à condition que celle-ci surmonte le défi qu'elle représente.